

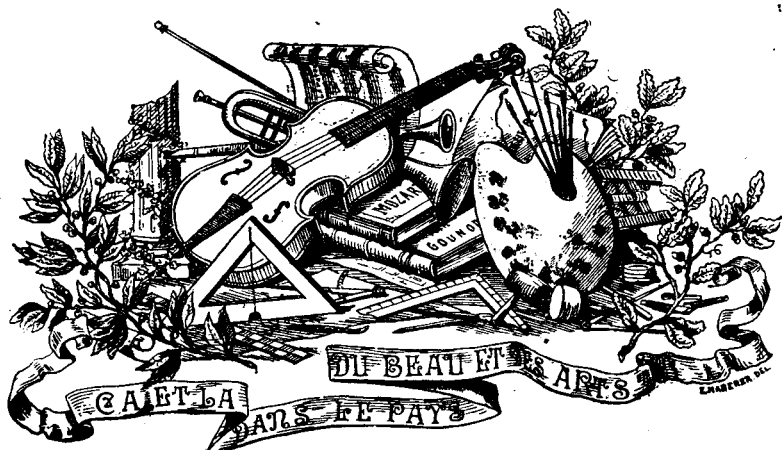
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |





LE MATIN

D'APRÈS H. KAULBACK.

L'ENFANT, couché dans son berceau, dort d'un paisible sommeil ; son ange gardien, penché au-dessus de lui, le contemple avec amour. Cette nuit, dans un autre tableau, l'artiste nous a fait voir le même ange, les ailes déployées, l'enfant dans ses bras, poussant la fenêtre,—qui depuis est restée ouverte,—par laquelle il pénétrera dans cette paisible demeure, qui désormais sera celle de l'enfant envoyé du ciel. *A la demeure terrestre*, fait le pendant du tableau que nous reproduirons aujourd'hui, que l'artiste intitule *le matin*, sans doute, par opposition à l'autre scène, qui est éclairée par la douce lumière de la lune.

H. Kaulback est un des plus remarquables représentants de l'école de Munich. De tous ses tableaux, dont l'enfance fournit le plus souvent les sujets, ceux-ci sont les plus gracieux et les plus aimés.

Alphonse Leclaire.

UNE AME D'ELITE

RIEN n'est plus touchant que les promesses d'une grande intelligence, d'une belle âme que la mort vient cruellement et soudainement arrêter dans son essor vers le bien et le beau.

Tel est le spectacle que nous offre la courte existence de Louis-Nicolas-Alfred Tonnellé, né à Tours, le 5 décembre 1831, et mort le 14 octobre 1858. A quinze ans, il avait terminé sa rhétorique à Tours, mais désirant mieux approfondir ses études littéraires, il les recommençait depuis la seconde au lycée Louis-le-Grand, à Paris.

Le P. Gratry, qui le connaissait intimement et savait ce dont il était capable, osait donner à ses parents le conseil si délicat de ne pas le pousser vers une carrière spéciale, mais de le laisser tout entier au travail libre pour la vérité seule.

“ Alfred, disait le grand oratorien, est ce jeune homme de vingt ans que j'ai toujours rêvé, et pour qui j'ai écrit le livre des *Sources*, à la fin de la *Logique*. En effet, il avait tout pour lui. Sans parler du trésor de foi, conservé à travers le dangereux passage de la jeunesse, son esprit était préparé dans tous les sens. Aux plus brillantes études classiques joindre la pleine et entière possession de deux langues vivantes, l'allemand et l'anglais, et ajouter à cette richesse littéraire un goût et un talent musical très exercés ; certes, c'était là un magnifique début dans la vie intellectuelle. Mais ce qui me frappait le plus, c'était la nature intime de cette rare intelligence. J'ai pu amplement l'étudier pendant les deux années où nous avons travaillé ensemble la philosophie. Dans les bons jours, nous étions là, lui et moi, chacun à notre petite table, plongés depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sauf l'intervalle indispensable, dans un profond et silencieux travail. Vers cinq heures, ordinairement, j'appelais Alfred près de moi, et je lui communiquais mes idées et mes découvertes de la journée. Les premières fois que je fis cet essai, mon étonnement fut grand en

voyant ce commençant de philosophie saisir avec rapidité, précision, profondeur, des idées à l'état de leur naissante, nouvelles pour moi-même, et que je lui offrais d'ailleurs sous les formes les plus abruptes. "Je comprends," disait-il ; et le lendemain, en effet, il avait découvert dans Platon, dans Aristote, dans Leibnitz, et aussi dans les sophistes, Hégel ou autres, tous étudiés et scrutés très à fond, chacun dans leur texte original, les curiosités philosophiques les plus précieuses, se rapportant merveilleusement à l'idée que, la veille, je croyais incompréhensible pour mon jeune collaborateur."

Il aida le P. Gratry dans la composition de sa *Logique*, mais n'eut pas le temps d'entreprendre lui-même une œuvre suivie. Nous n'avons de lui que des fragments, des notes et des pensées recueillis dans ses papiers, après sa mort ; mais ce recueil est d'une lecture on ne peut plus attachante et nos lecteurs nous sauront gré d'en détacher quelques fleurs pour eux.

Encore enfant, son imagination rêveuse lui dictait la belle pensée que voici :

"On aime mieux un beau matin qu'un beau soir, parce que chaque matin la vie semble renaître, et que le soir elle semble s'éteindre avec le soleil. Le matin ne vous parle que de l'avenir, et le soir que du passé : le matin, espérance, et le soir, souvenir. Puis vient la nuit, et l'astre doux et consolant qui nous dit d'es-pérer encore."

Le R.P. Félix, dans ses savantes conférences sur l'art, faisait allusion à ce beau passage que voici, sur

LE SENTIMENT DU BEAU.

"Je ne connais qu'un bien ici-bas, c'est le beau : et encore n'est-ce un bien que parce qu'il excite et avive nos désirs, non parce qu'il les comble et les satisfait.

"Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans les arts et dans la nature. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissements et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourments. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un

“ souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la
 “ divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un
 “ chant, que tout cela m'emplit de souffrance !

“ Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme
 “ inassouvie, et pleine d'une image insaisissable.

“ Quand on ne sépare pas l'idée du beau de celle de Dieu, et sa
 “ jouissance des besoins éternels de l'âme, le beau porte au bien,
 “ élève et purifie par l'amour. On éprouve le besoin d'avoir la
 “ conscience pure pour s'approcher du beau, de garder sa conscience
 “ pure après l'avoir contemplé ; autrement la jouissance en est
 “ altérée, il n'y a plus harmonie en nous. L'admiration n'est plus
 “ un sentiment auquel l'âme puisse se livrer tout entière : elle se
 “ sent trop différente et trop indigne de son objet. Qui n'a pas
 “ senti, après avoir mal fait, la vue du beau lui être un reproche,
 “ lui causer un malaise moral, un sentiment d'humiliation, de mé-
 “ contentement intérieur, au lieu d'une calme et douce félicité ?
 “ Qui n'a pas senti, au sortir d'une grande et vive admiration, son
 “ être ennobli ; l'image resplendissante que la vue du beau a
 “ laissée en lui le fortifier contre une pensée basse ou honteuse,
 “ contre une tentation mauvaise, s'il voulait s'en glisser quelqu'une
 “ en lui ? L'âme, rendue délicate, est plus susceptible à l'atteinte
 “ des choses grossières, et plus craintive de souillures. Et, si la ten-
 “ tation venait à surprendre sa faiblesse et à triompher, qui n'a
 “ senti ce souvenir divin augmenter en lui le remords cuisant, le
 “ vif sentiment de son indignité et de la laideur de son acte, la
 “ conscience de sa déchéance et le mépris de soi-même ? C'est une
 “ sorte de condamnation par la beauté présente encore, une réaction
 “ douloureuse par laquelle le *divin* outragé se venge. En ces
 “ moments on rapproche involontairement sa vie du type de
 “ beauté éternelle, et les laideurs en ressortent par contraste. Mais,
 “ pour cela, il faut aimer le beau sérieusement, et le concevoir
 “ comme quelque chose de sacré et d'absolu.

“ Alors il arrive un peu ce qui arrivera au jugement de l'âme : le
 “ jugement, l'enfer, la vue subite de toute la vie comme dans un
 “ clair miroir, de toutes ses taches dans la pleine et impitoyable
 “ lumière du beau.

“ Puis, la privation de Dieu qui est cette beauté, l'éloignement
 “ du beau à jamais ; pour demeure, la région du laid, du désordre,
 “ des ténèbres, de l'ignorance ; tous les besoins essentiels et pro-

“fonds de notre nature reconnus et non satisfaits, le besoin d'aimer tourné en haine. Est-il un tourment et un désespoir plus terrible que celui de l'âme qui ne peut pas jouir de son amour, qui n'a aucun espoir d'en jouir un jour ?

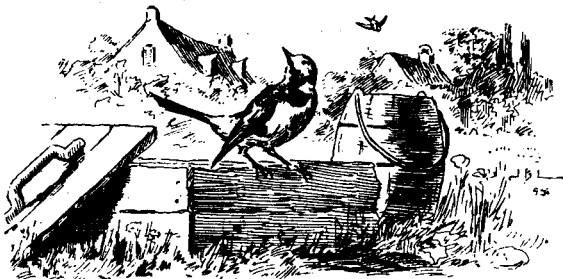
“Ainsi, dès ce monde, après avoir goûté le beau, l'âme, à la lueur d'un rayon isolé de la beauté éternelle, voit tous ses défauts, ses *discrepances* dans le concert des harmonies divines ; elle entend ses dissonances, et elle ressent l'aiguillon de cette douleur suprême, la plus profonde de toutes, celle de l'être qui sent qu'il se détourne de sa fin et se rend indigne de son objet. Ce rayon inonde et éclaire les replis intimes et tire au grand jour la vilénie et les bassesses des pensées qui s'y cachaient ; de façon que, élevée au-dessus de ses faiblesses, et prosternée dans l'humiliation qu'elles lui causent, reconnaissant dans le beau qui la rend heureuse et qui la condamne une image de Dieu, elle s'écrie : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais pourtant daignez la purifier par votre présence, afin qu'elle devienne digne de vous servir constamment de demeure, et qu'elle vive par vous de sa véritable vie.”

“C'est une sorte de communion divine par la vue du beau, et de promesse du bonheur éternel, si on l'entendait ainsi.

“Voilà la seule manière non stérile d'aimer et de comprendre le beau manifesté dans l'art humain, celle qui nous élève vers les biens éternels, et nous en donne la promesse et l'avant-goût.”

Fermons le livre sur cette belle page. Nous aurons fait une bonne œuvre si nous avons inspiré à quelques-uns de nos lecteurs le désir de lire le livre en entier ; ils y trouveront quantité de perles semblables.

Alphonse Leclaire.





LA CONFESSION DE LA FILLE

DU XIX^e SIÈCLE.

MÈRE, viens près de moi, car je me sens mourir ;
Mon sang déjà se glace ; une sueur mortelle
Baigne mes cheveux blonds ; mes yeux à l'étincelle
Du temps vont se fermer pour ne plus s'y rouvrir.

Je puis encor parler ; mère, près de sa couche,
De ton unique enfant viens écouter la voix
Avant que le Très-Haut l'appelant par trois fois,
Au silence condamne et son cœur et sa bouche.

Mère, ne blâme point ta fille ; à mes côtés
Souvent j'ai vu s'asseoir le savant et le brave ;
Ils me parlaient d'amour d'un air suave et grave ;
Et je fermais l'oreille à leurs mots apprêtés.

Je restais impassible à leur vive éloquence :
Je ne les aimais point !... " Votre cœur est d'airain ;
Votre corps est sans âme, et votre souverain
C'est l'or, me disaient-ils avec impertinence."

Et je leur répondais avec un noble orgueil :
" Mon cœur n'est pas d'airain, mon corps n'est pas sans âme ;
Portez sous d'autres toits vos discours, votre flamme :
Vos projets ont trouvé, sous le mien, un écueil."

" Je n'adore qu'un Dieu, le Créateur du monde ;
Jamais vers le Veau d'or ne monta mon encens ;
J'ai toujours immolé le plaisir au bon sens,
Et conservé mon cœur limpide comme l'onde."

Mère, dois-je le dire avant de te quitter ?
 Mère, dois-je le dire ?...il en est un que j'aime.
 Ah ! s'il pouvait m'entendre à cette heure suprême,
 Peut-être, par pitié, voudrait-il m'écouter !

Mais non, il me dédaigne !...il faudra que je meure
 Sans entendre le mot qui fait naître l'espoir,
 Sans voir à son zénith monter l'astre du soir,
 Qui darde ses rayons sur notre humble demeure.

Il est jeune, et ses yeux brillent d'ambition ;
 Sa parole est tranchante, et son allure fière ;
 La poudre de l'orgueil brûle son âme altière,
 Et jamais sur son cœur l'amour n'eut d'action.

Il est né pour briguer faveurs, honneurs et gloire ;
 Il veut qu'à ses genoux l'univers tout entier
 Se prosterne et l'adore, et couvre son sentier
 De palmes et de fleurs, symboles de victoire.

Vers le pauvre qui souffre il ne tend point sa main ;
 Son oreille, fermée aux soupirs d'une femme,
 Ne s'ouvre qu'aux vivats du peuple qui l'acclame ;
 Il veut un piédestal formé du genre humain.

Il veut que le ciel tombe à ses pieds, et l'adore !...
 Mère, lorsque j'ai vu que ma voix et mes pleurs
 N'arrivaient jusqu'à lui, j'ai dit, dans mes douleurs :
 " Dieu, faites que mes yeux se ferment à l'aurore."

Mes vœux sont exaucés, le radieux flambeau
 Demain se lèvera sur mes restes funèbres,
 Sans pouvoir de la mort traverser les ténèbres :
 La lumière du temps s'éteint sur le tombeau !

Pour la dernière fois, que ma bouche glacée
 Sur ta bouche brûlante appose son adieu ;
 Mère, ne pleure pas ; au royaume de Dieu
 Il n'est point de douleur ni d'amour délaissée.

Et, gardant le secret de ma confession,
De nous revoir un jour garde aussi l'espérance.
Adieu, mère, voici l'heure de délivrance ;
Pour la dernière fois ta bénédiction !...

Yale Medical School,
9 août 1896.

R. Del Mar



LE SIEGE DE PARIS

UN TERRIBLE ÉPISODE.

(Suite.)

Nous avons ôté nos capotes et les avons déposées dans un renfoncement pour les reprendre au retour, tellement la chaleur était étouffante.

J'avais eu d'abord une certaine appréhension en avançant dans ces funèbres couloirs. Lasalle, lui, ne montrait pas la moindre hésitation, semblait parfaitement à l'aise au fond de ce labyrinthe et s'engageait avec une aisance surprenante dans les zigzags de ces innombrables allées. N'ayant pas comme lui l'habitude de ces demeures souterraines, je subissais l'influence du milieu. J'éprouvais cette anxiété oppressante de l'inconnu, cette sensation de malaise vague, d'inquiétude indéfinissable, mais poignante et qui vous harcèle incessamment, état d'âme particulier singulièrement pénible, sorte de prostration douloureuse de notre volonté devant un danger insaisissable, invisible, mais qu'on devine imminent. Puis, peu à peu, devant l'imperturbable tranquillité de Lasalle, cette obsession irritante disparut ; je n'eus plus, comme lui, qu'une seule préoccupation : celle de découvrir des lits de champignons.

Nous venions de traverser un étroit couloir qui, me disait Lasalle, aboutissait à une tranchée large et spacieuse, laquelle devait nous ramener à notre point de départ. Nous avons eu de grandes difficultés à le suivre. Un éboulement récent l'avait rendu presque impraticable ; des blocs, à peine retenus au plafond, pendaient d'une façon si agressive qu'en avançant on avait la perception nettement définie, insupportablement énervante, qu'un rien, un frémissement du sol, un écho de voix, la plus légère commotion suffiraient pour provoquer leur chute.

Alors c'était la mort, la mort immédiate, brutale, du bœuf tombant assommé sous la masse, si l'on était atteint, ou, si l'on

était épargné, c'était la mort lente, hideuse, dans un sépulcre de pierre en proie aux affres de la faim et de la soif, la longue et cruelle agonie dans l'épouvante des ténèbres de l'homme enterré viv, à moins d'abrèger le supplice en se logeant dans la tête une balle de revolver.

Retourner par ce chemin eût été d'une impossibilité presque absolue.

Nous étions à peine sortis de cette passe dangereuse, que Lasalle, si maître de lui d'habitude, s'arrêta net, cloué au sol.

Il y avait une concentration de terreur dans ses yeux opiniâtrement fixés devant lui, et dans ses traits bouleversés une stupéfaction douloureuse. Je suivis la direction de son regard et j'éprouvai une violente commotion : il n'y avait plus de passage, la voûte s'était effondrée et des blocs superposés se dressaient, barrant complètement la route, celle qui devait nous ramener à une autre sortie des carrières.

Il s'approcha et examina l'obstacle. La voûte en s'affaissant s'était brisée en plusieurs morceaux qui s'étaient irrégulièrement massés, s'empilant au hasard avec de fortes saillies et de profonds retraits. Un de ces blocs, celui du bas, ne touchait au sol que par un côté ; l'autre, soulevé, demeurait appuyé sur quelques pierres mal d'aplomb qui le maintenaient dans un équilibre si incertain, si menaçant, qu'un léger heurt, une seule pierre détachée du tas eût suffi pour que l'échafaudage improvisé s'écroulât, entraînant la chute du bloc privé ainsi de tout support. Tel qu'il était, il laissait dans son inclinaison une étroite ouverture triangulaire à peine assez large pour qu'un homme en rampant pût s'y introduire. Mais jusqu'où menait-elle ? L'effondrement avait dû se produire sur une certaine longueur et on pouvait supposer assez plausiblement que d'autres entassements de rocs se continuaient au delà, fermant hermétiquement le couloir. En somme, les chances de passer étaient si aléatoires, si pleines d'imprévu, que l'on pouvait considérer comme virtuellement impossible de s'échapper à travers cette muraille de pierre.

Lasalle s'était baissé ; il restait accroupi devant l'ouverture, la bougie à la main. Il fit un mouvement comme pour y pénétrer, mais il s'arrêta et demeura dans la même position ; seulement sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine.

Quand je m'approchai de lui, je vis que tout son corps tremblait.

Il me dit d'une voix assourdie, d'un timbre étrange comme s'il parlait en dedans : " Il y a eu un éboulement, la route est barrée ! . . . "

Sa voix, à ce moment, avait une intonation toute particulière ; elle était faible, amortie, mais clairement énoncée, quoique articulée d'une façon saccadée, et semblait venir de très loin. Elle exprimait une telle angoisse, un découragement si complet, que je tressaillis, secoué d'un grand frisson.

—Barrée ! répéta Lasalle machinalement. Et il y eut dans ces deux syllabes une intensité de souffrance si vibrante que je restai là affaîssi, incapable de prononcer un mot, de faire un geste, anéanti. Devant l'immense désespoir de cet homme dont je connaissais l'audace froide, la bravoure éprouvée, j'oubliai un instant notre position désespérée. Cette défaillance inexplicable chez un être à l'âme si fortement trempée m'émut dans toutes les fibres de mon individu ; je sentis comme un déchirement intérieur et fus pris d'une grande pitié.

Il ajouta ensuite de la même voix blanche, lointaine : " A moins que derrière le bloc il . . . " Soudain, d'un mouvement brusque, il se souleva à demi comme galvanisé. D'un geste bref il me fit signe de garder le silence, il éteignit la bougie, et dans l'horreur noire des ténèbres, ramassés sur nous-mêmes, immobiles, retenant notre souffle, les muscles et les nerfs tendus comme des ressorts, nous écoutâmes.

A ce moment une rumeur éloignée, confuse, à peine perceptible, nous arrivait. Puis ce fut un murmure de voix, un piétinement d'hommes en marche. Le groupe se rapprochait maintenant, le bruit s'accroissait, les sons se définissaient, le sol, foulé, martelé par une bande nombreuse, tremblait, et de petites pierres, des gravats se détachaient des murs et tombaient à terre.

Agenouillés, le revolver en main, nous attendions, étreints par une muette angoisse. Il se fit alors derrière nous un roulement sourd, prolongé, suivi d'une secousse qui ébranla fortement le sol, et quelques pierres roulèrent jusqu'à nous. Une sueur froide perlait sur nos fronts.

—Notre retraite est bien coupée cette fois, nous sommes bloqués, dit Lasalle d'une voix très basse ; derrière nous la galerie s'est effondrée et les Prussiens sont là devant nous.—Cette fois son intonation était ferme, très nettement formulée. Il continua :—Il y

a bien un boyau s'ouvrant sur notre droite, mais il est aux trois quarts comblé, et encore j'ignore s'il aboutit à un puits ou communique avec d'autres couloirs plus praticables. Il se peut aussi que les Prussiens, effrayés par l'éboulement, n'osent se risquer à passer, en admettant que le chemin soit libre derrière ce trou, et retournent sur leurs pas ; cela, nous ne tarderons pas à le savoir.

Le bourdonnement de tout à l'heure recommençait. C'était maintenant un grouillement continu, indescriptible : des frôlements de corps le long des parois, des écroulements de pierres déplacées, des cliquetis d'armes battant les murs, raclant les décombres. De temps à autre, un juron énergiquement formulé, éclatait, dominant le tumulte, un avertissement était donné. . . la bande passait. Déjà une lueur vacillante cerclait d'une lisière pâle les bords du trou.

—La route était libre, murmura Lasalle.

On entendait le bruit de respirations haletantes, d'âcres senteurs se dégageaient de ces hommes en sueur, de fades relents s'échappaient de leurs vêtements imprégnés de toutes sortes d'odeurs, de guerre, de tabac, de chambrée, et filtraient à travers l'étroit orifice jusqu'à nous.

A chaque instant le trou flambait d'une lueur plus vive. Soudain surgit une main tenant une chandelle, le bras suivit, puis une tête coiffée d'un casque apparut.

La flamme nous éclairait en plein Lasalle et moi, et les cuivres du casque, ceux de la jugulaire, étincelaient. Une ombre portée, violente, très allongée, traçait sur la voûte une large bande noire, mobile, bizarrement contournée.

L'homme nous aperçut ! Jamais je n'oublierai l'expression de stupéfaction, d'épouvantable frayeur qui subitement décomposa ses traits. La bouche tordue en un horrible rictus sur sa face devenue d'une pâleur terreuse, les yeux béants et fixes, les pupilles démesurément dilatées, broyant la chandelle qu'il tenait entre ses doigts crispés, il restait là comme pétrifié devant nos deux revolvers braqués sur lui.

Une longue minute il resta ainsi. Puis alors un cri sauvage, un hurlement de fauve aux abois jaillit de sa gorge, cri d'effroi, d'impuissance, de rage, d'une intensité surhumaine, qui nous fit courir un frisson jusque dans les moelles. Aussitôt après, il essaya un brusque mouvement de recul, son coude heurta violemment et déplaça une des pierres servant d'appui au bloc sous lequel

il se trouvait : l'énorme masse de calcaire oscilla une seconde et lentement s'affaissa. Instantanément les traits du misérable se déformèrent, une indicible souffrance contracta sa face, on entendit un craquement d'os qui se brisaient et son corps s'aplatit sur lui-même. Dans un effort convulsif, il souleva sa tête, ses lèvres grimacèrent sur des dents atrocement serrées, un éclat fugitif illumina ses pupilles qui tout aussitôt se voilèrent, une grosse larme nacrée s'arrêta au coin de sa paupière gauche et la tête retomba inerte avec le casque. Il était mort. Un filet de sang sortait de dessous le roc, tachant de pourpre la blancheur des pierres, et creusait son sillon vermeil dans la poussière des décombres. Le bras, resté tendu, avait une rigidité menaçante, et entre les doigts contractés la chandelle continuait à brûler. De temps en temps une goutte de suif roulait le long des phalanges, se figeait, coupant la main de son mince relief.

—*Requiescat in pace!* dit Lasalle avec un étrange sourire. Après lui... nous.

Au cri terrible poussé par le malheureux, un grand apaisement s'était fait du côté des Prussiens ; puis, après de vaines tentatives pour dégager leur camarade, ils étaient partis, laissant deux des leurs pour garder le cadavre. Nous les entendions très bien causer à voix basse.

Lasalle rallumant notre bougie à la chandelle du mort, me dit : " Mon gars, il n'y a plus à hésiter, il faut nous enfoncer là dedans, coûte que coûte (et il me montrait le couloir resté libre) ; voilà notre unique chance de salut, notre seule porte de sortie... si c'en est une. Ou nous passerons ou nous ne passerons pas ; essayons toujours de passer. Il sera toujours temps de songer au dernier cas." Et me montrant son revolver, il ajouta : " Nous pourrions toujours abréger les ennuis de notre solitude si elle doit se prolonger par trop."

Prenant les devants, il pénétra dans le dangereux chenal. Avec un parfait sang-froid, une sûreté étonnante, il tâta le terrain, sondait les ouvertures, scrutait l'équilibre des blocs. Il s'était retrouvé et avait repris possession de lui-même, pour tout de bon.

La tranchée était resserrée et extrêmement élevée, et semblait être une fissure résultant du décollement des rocs plutôt qu'une galerie taillée de main d'homme. Sa hauteur atteignait jusqu'à cinq ou six mètres et souvent moins. Mais des amoncellements de

débris montaient parfois jusqu'au sommet et il fallait escalader péniblement ces talus croulants, déblayer le haut et redescendre, avec de minutieuses précautions de tout instant, la pente opposée. Le plus souvent l'éboulement s'était arrêté à mi-chemin, formant une voûte touchant presque le sol, et on était obligé de se glisser de ramper sur des débris coupants au-dessous de ces masses suspendues sur nos têtes. Un mouvement un peu brusque de nos genoux, un coup d'épaule ou de coude maladroit, une poussée de reins imprudente venant à déranger une pierre, et tout l'édifice s'écroulait et nous ensevelissait.

L'air raréfié était méphitique et lourd, des sources sourdaient à travers les interstices des rocs et, dans des crevasses, des eaux mortes luisaient avec des reflets glauques. Des parois éclatées striées de coulées verdâtres, suintaient une humidité pénétrante et malsaine.

Nous nous étions arrêtés un moment, n'en pouvant plus. Lasalle consulta sa montre, il était neuf heures ; à sept nous étions entrés dans cet infernal conduit ; donc depuis deux heures nous errions dans ces catacombes, et rien ne nous indiquait que nous fussions près d'une issue quelconque. Pour comble de malheur, notre bougie était entièrement consumée ; elle jeta une dernière flamme bleuâtre et s'éteignit ; une seconde la mèche brûla avec une leur rouge à peine visible, charbonna, et les ténèbres se firent complètes, opaques, fétides.

Alors, un immense découragement me prit, une grande lassitude de corps et d'esprit. J'éprouvai un besoin impérieux, irrésistible, de rester là où j'étais, je n'eus conscience de rien, sinon de l'insurmontable désir d'un repos immédiat, absolu, et qui toujours durerait.

Lasalle me prit le bras rudement, me souleva et, d'une voix dure, me dit : " Allons ! debout ! Marchons ! " Et je marchai passivement, en trébuchant, derrière lui. J'allais devant moi automatiquement, sans savoir, abruti.

Il nous restait quelques allumettes, on s'en servit dans les passes difficiles. Nous avions deux journaux, on les déchira, on y mit le feu et on en fit des torches ; leur flamme durait quelques secondes, glissait sur les parois lisses, effleurant les amas de pierres, s'accrochant aux anfractuosités ; des ombres fantastiques dansaient autour de nous et la nuit, l'affreuse nuit, revenait avec l'horrible silence.

On brûla la dernière allumette, le dernier morceau de papier, et alors, délirants, furieux, nous nous ruâmes dans l'ombre. . .

L'hallucination commença ; la pensée du Prussien gisant écrasé sous la roche hantait nos cerveaux. Il nous semblait sentir son cadavre aplati, lancé à nos trousses, s'efforçant de nous retenir de sa main crispée. Poursuivis par l'atroce vision, nous allions toujours infatigables, farouches, hurlant dans l'épaisseur des ténèbres. Sous nos pieds des pierres roulaient avec fracas, nous nous frappions la tête contre des saillies de rocs, nos mains s'ensanglantaient, déchirées par les arêtes aiguës des pierres. Nous disparaissions dans des trous tellement exigus que nos corps pouvaient à peine s'y introduire et après des efforts inouïs nous arrivions à l'autre bout ruisselants de sueur, suffoqués, exténués. Puis on se relevait, la course maudite, l'abominable lutte recommençait et on allait devant soi, exaspéré, haletant, avec une ténacité de brute, poussé par l'ardent désir de vivre.

A un moment l'atmosphère devint moins dense, puis presque fraîche. Un espoir nous saisit, nos forces furent décuplées. . .

Des bouffées d'air maintenant nous arrivaient, chargées de senteurs âcres de plantes ; nous devions être près d'un puits, d'un boyau quelconque communiquant avec l'extérieur. Devant cette certitude, une joie incommensurable nous vint. Nous nous lançâmes en avant éperdus, criant comme des bêtes, fuyant le mort odieuse, aspirant à pleins poumons les fortes émanations d'en haut. A un tournant un filet de lumière apparut. . . l'aube de la délivrance ; alors ce fut une course désordonnée, sauvage, une suite de bonds extravagants pour atteindre l'ouverture si avidement désirée.

C'était un puits, en haut se découpait un cercle lumineux ; le ciel, c'était l'air. . . la vie. Pendant quelques minutes nous restâmes affaîssés, pantelants, succombant sous l'excès de la fatigue et du bonheur.

Nous avons constaté la présence d'une échelle. Lasalle avait examiné le mât ; il pouvait nous supporter ; quelques échelons étaient encore en place, et d'ailleurs les parois du puits étaient criblées de trous provenant de la chute des pierres arrachées de leurs alvéoles par les pluies et les intempéries et qui jonchaient le fond. Grâce à ces trous, on pouvait, en s'aidant du mât, atteindre jusqu'au haut.

Le bois pourri était d'une consistance molle, spongieuse, et comme

enduit d'une substance visqueuse sur laquelle les genoux et les cuisses avaient fort peu de prise. Pour ne pas glisser, il fallait étreindre le mât d'un effort continu et puissant. Sous le poids de nos corps, le poteau vermoulu fléchissait avec des craquements de mauvais augure ; à tout moment nous avions la peur de le voir se rompre et d'être précipités en bas. C'était un laborieux travail ; on se hissait avec des contorsions de singe, on s'accrochait à de vieilles solives fixées au mur, dans lesquelles les doigts entraient comme dans de la pâte molle, tellement la pourriture était complète. On se cramponnait à des saillies, à des broussailles poussées dans les interstices de la maçonnerie, à des traverses rongées des vers, coupant diamétralement le puits, à tout ce qu'on trouvait sous la main, et lentement et péniblement, on s'élevait. De temps à autre, sous une secousse un peu vive, le mât oscillait avec un gémissement, un échelon cédait sous la main ou le pied, alors on glissait de quelques mètres et c'était tout un travail pour regagner le chemin perdu.

Au-dessus de nous, on apercevait toujours le cercle bleu semé d'étoiles et la lune toute blanche, toute pâle, brillant d'une lueur froide d'acier poli. Le froid devait être intense au dehors.

Souvent on s'arrêtait épuisé et, dans l'ombre, on écoutait. Essoufflés, baignés de sueur, meurtris, nous comprimions de la main nos cœurs qui battaient à coups redoublés ; puis la lente ascension, la douloureuse corvée recommençait.

Une traverse sur laquelle Lasalle reposait se rompit soudain bruyamment et il eût été infailliblement lancé dans le vide si, avec une agilité de clown, il n'eût en un clin d'œil saisi l'échelle à laquelle il se cramponna. Sous son élan le mât plia, trembla de toutes pièces et reprit sa position rectiligne. Quelques pierres arrachées de la margelle du puits par la pression du haut bout du poteau dégringolèrent. Par prudence nous nous arrêtâmes ; Lasalle étreignait le mât, j'avais un pied sur une pierre qui saillait, l'autre dans un trou ; je me soutenais des mains à un piton de fer mangé de rouille, scellé dans la muraille. La tête levée, nous restions immobiles, fixant le ciel.

Brusquement une ombre coupa le cercle de la lumière et une forme humaine apparut à l'orifice. C'était un Bavaois ; nous le reconnûmes à son casque à chenille. On l'avait posté là en sentinelle... nous étions aux avant-postes prussiens. Le bruit de la

poutre brisée, de la chute des pierres avait attiré son attention, il cherchait à se rendre compte de cette chose insolite. Nous gardions une immobilité de statues. Il se pencha inquiet, les yeux grands ouverts fouillant l'ombre, le doigt sur la gâchette de son fusil. Il ne vit rien, ne soupçonna rien, poussa du pied une pierre de taille de la margelle qui nous frôla en passant, l'écouta tomber et s'éloigna.

Il n'y avait plus qu'un parti à prendre, sortir de là au plus vite, sauter à l'improviste sur la sentinelle, et, évitant de nous servir de nos revolvers pour ne pas donner l'alarme au poste voisin, l'étrangler, puis courir aux tranchées françaises.

Un dernier et silencieux effort nous avait amenés presque au niveau de la margelle, placée à ras de terre, lorsqu'une pierre d'assise sur laquelle je m'appuyais céda et roula en retentissant au fond du gouffre. Lasalle, un pied sur un échelon, l'autre sur une saillie de la paroi, la main gauche appuyée au mât, tenait de la droite son revolver, le bras tendu, prêt à tout. J'étais au-dessous de lui, un peu plus bas, aplati contre le mur, agrippé des pieds et des mains. Une émotion poignante nous contractait la gorge. Nous nous taisions, sûrs que la sentinelle, une première fois mise en éveil, allait se montrer et se livrer à une investigation moins sommaire que précédemment.

L'attente ne fut pas longue. Un pas pesant, précipité, résonna lourdement, le sol vibra, la silhouette sombre du soldat se montra. Il se pencha comme auparavant, un peu plus cependant, de façon que la tête et une partie des épaules surplombaient le vide, et il regarda. Cette fois il se méfiait, une inquiétude le troublait ; il restait incliné, anxieux, scrutant l'opacité des ténèbres, sondant l'ouverture noire de la pointe de sa baïonnette. Ses yeux brillaient avec un éclat extraordinaire dans l'ombre portée par la visière du casque, une oppression pesait sur lui. Il avait l'intuition qu'un danger était là quelque part, tapi dans ce trou, le guettant, et de courts tressaillements nerveux plissaient ses traits durement accentués.

Il se tenait juste au-dessus de nous et regardait en face l'autre côté du puits, puis lentement il abaissa les yeux au-dessous de lui. Se douta-t-il alors de quelque chose ? Put-il apercevoir nos figures dans l'ombre ? Vit-il luire le canon du revolver de Lasalle ?... mais subitement sa figure tannée prit une expression de férocité

effroyable ; il s'arc-bouta, porta son arme à l'épaule. Une détonation retentit ; j'entendis un cri terrible, je vis une forme humaine battre un instant des bras dans l'espace, puis une masse molle passa rapide comme une vision à nos côtés et s'écrasa en bas avec un écho sourd. C'était le cadavre du Bavarois. Lasalle lui avait déchargé en plein cœur son revolver.

D'un bond nous étions hors du puits. La lune était cachée derrière un nuage, des vapeurs voilaient la lueur des étoiles, et dans l'obscurité grise et froide se dressait indistincte la silhouette des Hautes-Bruyères.

Nous orientant sur le fort, nous nous étions précipités au pas de course du côté d'Arcueil, quand à vingt pas de nous une voix cria : *Ver da ?* La patrouille bavaroise accourait au coup de feu. " A plat ventre !" me dit Lasalle en s'allongeant dans un fossé ; un éclair illumina la nuit, une volée de balles siffla au-dessus de nous dans le tonnerre d'une explosion.

Soudain devant nous une traînée de feu s'alluma dans l'obscurité ; les Français, se croyant attaqués, tiraient sur toute la ligne. Immédiatement une seconde ligne fulgurante perça la nuit et une fusillade enragée s'engagea de tous côtés ; les Prussiens, s'imaginant que les Français faisaient une sortie, ouvraient le feu de leurs tranchées.

—Hâtons-nous, dit Lasalle. Et affalés au fond du fossé, nous rampions sur la glace entre les deux talus. De temps en temps une balle sifflait sur un diapason plus aigu, faisait sauter une motte de gazon durci qui nous couvrait de terre, frappait la glace, et, en ricochant, allait faucher les branches de la haie courant le haut du talus. Quelquefois le fossé cessait net, coupé par un chemin, un sentier ; alors on passait vite, exposé au double feu, puis on se replongeait dans le fossé. Et cela durait depuis des minutes, des minutes qui étaient des heures.

A un coude sur la droite, le fossé descendit brusquement en pente raide, les balles passaient plus haut. Un instant après nous étions dans le ravin, tout à fait à l'abri, à l'entrée des néfastes carrières qui avaient failli devenir notre tombeau, et Lassalle allait chercher nos capotes. Nous attendîmes quelque temps jusqu'à ce que la fusillade se fût un peu calmée, et vingt minutes plus tard nous étions dans nos retranchements, non sans avoir eu les oreilles effleurées par quelques balles de chassepot et senti le vent des der-

nières balles perdues de l'ennemi avant que nous ayons pu nous faire reconnaître des nôtres.

Et toujours dans le lointain, dans l'auréole de son sinistre éclair, dominant tous les autres bruits, retentissait monotone, farouche, inexorable, la basse formidable des krupp bombardant l'héroïque cité.

Georges Montbard.



LE FAVORI

d'après Rudolph Epp

LE THEATRE AU MOYEN AGE

A PROPOS D'UN NOUVEAU MYSTÈRE DE LA PASSION.

NOUS avons suivi le théâtre moderne depuis son origine jusqu'au commencement de ce siècle. Revenons un peu sur nos pas pour étudier de près une des curieuses productions de ce théâtre du moyen âge, qui avait un caractère si chrétien et si national.

Le nouveau *Mystère de la Passion* qu'a publié récemment M. Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais, et dont le manuscrit unique est conservé dans la bibliothèque de la ville d'Arras, n'était pas tout à fait inconnu. Vallet de Viriville l'avait depuis longtemps signalé à l'attention des érudits et en avait cité de courts extraits. Mais il était demeuré inédit, et l'on ne pouvait se rendre compte de sa valeur exacte. Il est désormais permis, grâce aux éclaircissements donnés par le savant paléographe dans une introduction courte et substantielle, de constater qu'il forme une œuvre originale, distincte des autres Mystères du même nom joués au moyen âge, en particulier de celui d'Arnoul Greban, malgré quelques rencontres fortuites et presque forcées avec ce dernier, et qu'il constitue enfin un monument littéraire très intéressant.

L'auteur, désigné par son nom dans un passage du manuscrit, est Eustache Mercadé, qui était official de Corbie en 1414, et qui, dénoncé, en 1427, aux Anglais comme criminel de lèse-majesté pour avoir communiqué avec le parti français, fut emprisonné au beffroi d'Amiens, condamné à deux cents livres d'amende et dépouillé de sa charge. Il obtint, en 1439, d'être réintégré dans ses anciennes fonctions, et mourut probablement, d'après un rouleau funèbre de l'abbaye de Marmoutier, le 16 janvier de l'année suivante. C'était donc un fervent patriote, et, en même temps, un clerc des plus instruits; car il avait conquis, dans les écoles de Paris, les grades de bachelier en théologie et de docteur en décret.

Le nom de Mercadé ne se trouve, il est vrai, qu'au début d'un Mystère qui fait suite à celui de la Passion ; mais, comme les deux ouvrages ne forment pour ainsi dire qu'un corps, comme ils offrent de grandes analogies de style et de langage, et que le commencement du premier, où l'auteur pouvait être également désigné, nous fait défaut, M. Richard a été amené à conclure, malgré quelques divergences de détail, qu'ils étaient dus l'un et l'autre à la même plume ; et, à notre avis, il a parfaitement raison.

Ce second Mystère est celui de la *Vengeance de Jésus-Christ*. Après avoir assisté, le cœur rempli d'une sainte indignation, à toutes les scènes de la trahison, du jugement et de la mort du Sauveur, nos pères éprouaient un indicible besoin de repaître leurs yeux du châtiment des coupables. La morale du drame leur semblait l'exiger ainsi. Ils n'étaient point des anges, ils ne se sentaient pas la force de pardonner aux bourreaux de leur Dieu, et, par le fait, ils avaient raison, puisque le crime de Judas et du peuple juif fut suivi de punitions terribles. Leur seul tort était de prétendre rapprocher, dans une même action, des événements qui furent, en réalité, séparés par de longs intervalles : la pendaison du traître, la mort de Pilate, le siège et la destruction de Jérusalem, etc. Mais qui songeait, en ce temps-là, à la fameuse unité de temps introduite au théâtre par nos auteurs classiques ? Cette règle fameuse et par trop tyrannique n'existait pas plus que celle de l'unité de lieu, et c'était fort heureux pour les spectateurs.

Combien ils devaient exulter en voyant finalement vengée l'injure de la douce victime du Calvaire, comme ils devaient trépigner de joie en contemplant le supplice des prévaricateurs, l'impuissante rage des meurtriers atteints par la Justice suprême, l'entrée triomphale de l'empereur de Rome dans la cité déicide. Il suffit, pour s'en faire une idée, de se rappeler les transports d'enthousiasme du public, quand, au dénouement d'un mélodrame poignant, le traître est enfin démasqué, châtié, et l'innocence réhabilitée. Le peuple a toujours été le même. C'est lui qui a inventé le mot de Clovis : " Ah ! si j'avais été là avec mes Francs ! "

Donc, le manuscrit d'Arras contient moins deux Mystères séparés qu'une grande œuvre en deux parties, et, à la place de l'éditeur, nous aurions publié les deux, bien qu'il existe de la seconde plusieurs versions imprimées, mais assez dissemblables ; nous aurions au moins fait ressortir le lien étroit qui unit ces deux fractions d'un même

tout, lien attesté, du reste, en propres termes par le "prêcheur" du drame, lequel rappelle, dans les premiers vers de la *Vengeance*, que l'on a joué antérieurement la Passion avec la Résurrection. La vengeance de la mort de Notre-Seigneur n'est pas, d'ailleurs, une idée propre à Eustache Mercadé. Ce sujet se trouve traité en détail dans la plupart des vies de Jésus-Christ composées au moyen âge ; on en a un exemple curieux dans le supplément ajouté à l'abrégé français de l'ouvrage de Ludolphe le Chartreux, et toujours le récit de la vengeance fait partie intégrante de la vie elle-même. Seulement, tandis que celle-ci n'est empruntée le plus souvent qu'aux saints Evangiles, le premier est tiré des évangiles apocryphes, de la légende ou de certains écrits rédigés pour les besoins de la cause ; car l'imagination des contemporains s'est évertuée à charger Iscariote de crimes monstrueux, à entasser des montagnes sur le corps de Ponce-Pilate, à vouer au diable toute la race juive. La haine féroce de ces populations chrétiennes contre les descendants des bourreaux du Christ, si elle n'a pas sa cause unique dans une soif ardente de représailles, a cependant sa source initiale et principale dans un sentiment de ce genre : l'usure, les extorsions, les meurtres rituels ont fait le reste.

Il résulte de la connexité que je viens d'observer que les deux Mystères ou les deux parties du Mystère, si leur rédaction a été séparée par un certain intervalle (comme le suppose M. Richard), n'ont pu cependant être composées très longtemps l'une après l'autre. C'est aux années qui ont précédé l'invasion anglaise qu'il faut nécessairement les rapporter toutes les deux ; car l'auteur ne fait, ni dans la première ni dans la seconde, aucune allusion à ce désastreux événement, dont il fut cependant victime en 1427.

Il dépeint plusieurs fois, au contraire, les horreurs et les misères de l'anarchie qui signala le règne de Charles VI, par suite de la grande lutte des Bourguignons et des Armagnacs ; ce qui donne à entendre qu'il écrivit son drame avant 1415, date où Henri V mit le pied sur le territoire français, et sans doute avant 1414, année où l'on trouve Mercadé occupé à rendre la justice à l'officialité de Corbie. C'était à peu près, remarque judicieusement l'éditeur, l'époque des lettres patentes octroyées en 1402 aux confrères de la Passion.

II

Le Mystère de la Passion débute par le fameux "procès de Paradis," qui se retrouve, comme le récit de la *Vengeance*, dans presque toutes les anciennes vies de Jésus-Christ. "C'est le débat entre Miséricorde et Justice, l'intervention de Vérité et de Sapience, la supplication de Charité et des anges, fléchissant la colère divine en faveur de l'humain lignage, que le Christ va racheter de son sang. L'exposition est ainsi bien claire, les situations bien nettes : le Drame peut dérouler aux yeux attentifs de la foule la longue série de ses épisodes, sans que son unité soit rompue, sans que sa raison d'être soit perdue de vue.

Puis, quand le Rédempteur a souffert sur la croix, quand il a triomphé de la mort par sa résurrection, quand aux yeux de ses apôtres il a pris son élan vers les cieux, emmenant avec lui Adam, Eve et les justes de leur lignée, Miséricorde se retrouve aux pieds de Dieu, lui rendant grâces du sacrifice consenti et accompli en faveur de l'humanité ; alors elle se lève et embrasse Justice ; c'est le dénouement de la Rédemption, la satisfaction donnée à l'éternelle Justice par le miséricordieux sacrifice du Fils de Dieu."

Ainsi, malgré les faiblesses du style, malgré les trivialités du dialogue, qui, toutefois, sont ici moins fréquentes et moins choquantes que dans beaucoup d'autres Mystères de l'époque, car Mercadé ne laisse aucune place aux bouffonneries ni aux jeux de mots, l'enseignement religieux et moral se dégage clairement de l'auguste drame, et c'est le but principal que se proposaient les auteurs de ces pieuses compositions : ils ne cherchaient point l'effet, ni les tirades éloquentes, ni les succès littéraires : il leur suffisait de graver profondément dans l'esprit des auditeurs les scènes de l'Evangile et leurs sublimes leçons. "Ce qu'ils voulaient, et ils le disaient par la bouche du prêcheur, c'était instruire le spectateur des faits de l'histoire sacrée et des miracles des saints, et, par cet enseignement en action, vivifier la foi dans leurs âmes, les porter à la vertu et au bien."

Rien de plus pratique, rien qui réponde mieux au sentiment de piété en quelque sorte "utilitaire" qui animait, en général, nos ancêtres. Les émotions fugitives, les impressions nerveuses, il les dédaignaient : il leur fallait, avant tout, les paroles qui éclairent, qui font raisonner et méditer. Depuis la chaire jusqu'au théâtre, tel est le caractère constant de l'enseignement du moyen âge.

Le Mystère comprend quatre journées, dont le contenu, bien que tiré principalement du texte sacré, est cependant embelli par des emprunts à la Légende dorée, aux "Miracles de l'enfance," à l'Évangile de Nicodème, etc. Les personnages qui prennent la parole sont au nombre de soixante-deux pour la première journée, de cent un pour la seconde, de soixante-douze et soixante-quatorze pour les deux dernières, sans compter les figurants.

Quant à la mise en scène, les indications qui la concernent sont assez rares dans le manuscrit ; mais elle n'en devait pas moins être grandiose, suivant les habitudes de l'époque. "La foule des spectateurs, amenés souvent de loin par l'annonce de la représentation, était séduite ; elle oubliait la longue durée des journées ; elle n'apercevait pas les imperfections de l'œuvre, elle se laissait aller au plaisir des yeux.

"Entre l'auteur et l'auditoire, il y avait communauté d'idées, de sentiment, d'émotion ; or, là est le critérium d'une œuvre dramatique destinée au grand public, au public populaire."

Les traits de mœurs abondent dans le cours de l'action. Citons seulement ce résumé du code de la chevalerie, mis dans la bouche des officiers chargés d'assurer la surveillance du tombeau de Notre-Seigneur :

Chevalliers doit estre hardis,
 Preus, courtois en fais et en dis ;
 Il doit cremir en tous estas
 Reproche de tout vilain cas ;
 On n'est pas chevalier de fait
 Qui en reproche n'est parfait,
 Car le nom de chevalerie
 N'estre né de noble lignie
 Ne fait hardy le chevalier ;
 Le cuer fait tout . . .
 Chevallier ne doit pas mentir,
 Ne riens indeuement tollir ;
 Au peuple doit faire confort,
 Conforter le foible et le fort,
 Soutenir raison et justice.
 Pugnir tout pechiet et tout vice,
 Du sien vivre, non de l'autrui,
 Deffendre le mendre de luy ;
 Pour argent, pour don, pour promesses,
 Ne pour quelconque aultre richesse,
 Ne doit-il pas laisser la voie
 De léaulté . . .
 Ung vilain, né d'extraction
 Vile et serve, est mieulx par raison
 Tailliés d'estre ens es grans honneurs
 Quant en lui a proesse et mœurs
 Et de hardiesse est remplis,
 Courtois en ses fais et ses dis,
 Que n'est un chevalier couart.

Cette recommandation de ne pas avoir égard à l'argent, cette insistance au sujet du désintéressement imposé au chevalier et de la supériorité du vilain au cœur généreux sur le noble à l'âme basse, tout cela sent une époque où la chevalerie était en pleine décadence, où ses membres avaient besoin qu'on les rappelât à leurs devoirs les plus essentiels. C'est une leçon aussi opportune que méritée. Ainsi nos auteurs dramatiques n'ont pas attendu Emile Augier et consorts pour inculquer à leurs auditoires des sentiments démocratiques. Le principe de l'égalité morale des classes était entré dans les mœurs bien avant la nuit du 4 août.

Dans un autre ordre d'idées, nous signalerons la coïncidence frappante du dialogue des Démon dans la scène infernale qui suit le débat de Miséricorde et de Justice, à la fin du prologue, et de celui des diables postés au sommet du Mont-Joux, dans le *Mystère de saint Bernard de Menthon*, publié il y a quelques années (1).

Dans les deux pièces, la dispute, les injures, les gros mots sont les mêmes ; les mauvais esprits entrent en fureur à la pensée de l'arrivée prochaine d'un libérateur ; ils s'excitent mutuellement à la résistance et se distribuent les rôles par avance ; Satan n'est point leur chef, mais simplement le fils ou le subalterne du Maître nommé ici Lucifer et là Jupiter (pour plus de conformité à l'histoire locale) ; Agrapart (de *agrapper*, saisir), Astaroth, etc., figurent parmi les séides du Démon principal, et profèrent dans les deux textes des blasphèmes analogues.

Ce rapprochement est assez instructif et semblerait indiquer l'existence d'une théorie légendaire du monde infernal, dans laquelle les littérateurs puisaient selon leur fantaisie, mais en respectant cependant les données essentielles du système. L'idée serait à creuser, ainsi que les origines de cette tradition, dont on retrouve la trace dans bien d'autres *Mystères*.

La vie libertine de la Madeleine et sa conversion sont racontées par le dramaturge avec quelque naïveté, je dirai même avec une certaine crudité de termes. C'était l'usage dans tous les récits de la Passion. Ici du moins, la sainte pénitente est traitée avec un peu plus de respect : ses désordres sont dus uniquement à l'amour du plaisir et non au désir du lucre. Elle n'est pas tombée au

(1) Collection de la *Société des anciens textes*, 1888, in-8°.

dernier degré du vice, ce qui rend moins invraisemblable, au point de vue de la nature, son relèvement subit.

Le Mystère de la *Vengeance* nous offrirait aussi une série de scènes de mœurs les plus curieuses. Quelques-unes sont mêlées de chants et de chœurs, comme celle où l'on voit les filles de Jérusalem danser et folâtrer au milieu des symptômes effrayants de la catastrophe finale et des lugubres admonestations lancées par les derniers prophètes de la cité coupable. Il y a là un contraste saisissant et une idée féconde, qui a été plus d'une fois utilisée sur les grandes scènes modernes.

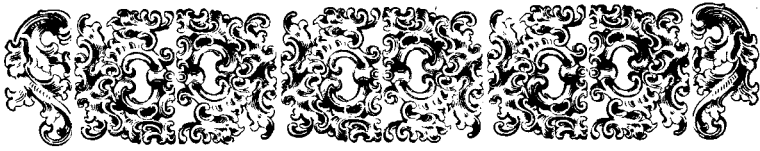
Souhaitons qu'un autre érudit, ou que M. Richard lui-même nous permette, par une publication ultérieure, de connaître et d'apprécier dans son intégralité un drame aussi intéressant ; souhaitons mieux encore, qu'il compare entre eux, dans une étude collective, les différents récits de la *Vengeance de Jésus-Christ*, et qu'il en fasse sortir une œuvre de critique littéraire égale au moins à celle qui précède l'édition si précieuse du nouveau *Mystère de la Passion*.

A. Leclaneux.



ÉPUIsé

d'après Thomas Faed



LA FILLE-PAON ET LINOTTE

JE connais une fille à la svelte cambrure,
A l'air souriant et moqueur,
Ne rêvant que théâtre et bal, jeux et parure ;
Nul autre dieu n'entre en son cœur.

Brodequins fins, mouchoir brodé, bas de lin, jupe
A la mode—soie ou satin—
Grand chapeau fleuri, chic !...des rubans, une huppe ;
Belle tête, mais de pantin....

Regardez-la marcher ; elle danse la gigue ;
En ville du matin au soir,
Elle se caracole ; elle trotte et navigue ;
Sentez ; quelle odeur d'encensoir !...

Elle a des rendez-vous ! plus d'un ? une centaine ;
Cent ne compte pas ses amis.
Il faut les voir, au moins douze fois par semaine :
L'honneur s'attache au compromis.

Au salon, quelle grâce et quel fécond ramage !
Des phrases creuses, des non-sens,
Car aux paons, aux linots Dieu donna le plumage,
Mais leur refusa le bon sens.

Imitant le corbeau dont nous parle la fable,
Elle entonne quelques couplets
En souriant d'un air câlin, doux, presque affable,
Mais tout bas vibrent les sifflets....

C'est un petit phénix qu'enfanta la Nature ;
Elle le croit obstinément ;
Nul cotillon n'échappe à l'injuste censure
De ce crâne sans jugement.

.....
.....

Jeunes gens, gardez-vous de marier la fille
N'aimant que toilette et plaisirs.
Choisissez bien ; prenez, pour mère de famille,
Celle qui borne ses désirs.

Yale Medical School,
15 avril 1896.

R. Del Mar



ROSAMUNDE
d'après A. Seifert

LE TRESOR DU BIBLIOPHILE DEFUNT

I

LE CABAS.

C'EST un jour d'hiver, un jour très rude même, car il gèle fort. Aucun passant ne s'attarde. Chacun va à ses affaires d'un pas délibéré. Les mains emmanchonnées ne se mettent point à l'air ; les mains nues sont rouges, piquées par une bise aiguë.

Quelques marchands courageux font de la gymnastique devant leur étalage ; d'autres, plus frileux, se contentent de les regarder, abrités derrière leurs vitres.

A dire vrai, la foule n'est pas moindre ; seulement elle " musarde " moins que d'ordinaire. Pas de nez au vent, pas de regard en quête... Il faut les tiédeurs du printemps ou de l'automne aux rêveries du flâneur.

A travers ces gens pressés qui, en tous sens, arpentent les trottoirs, que de types à étudier ! que de croquis à prendre s'il faisait plus doux ! Mais le froid mord, et on n'a nulle envie de croquer n'importe quoi.

Tout le monde allant vite, les chances d'accident sont plus nombreuses. Au détour d'une rue, un flux de personnes est contenu par une file de voitures.

De ce groupe impatienté sort, le plus tôt qu'elle peut, une femme pauvrement vêtue, à l'air inquiet, et guettant d'un œil fiévreux le moment propice à la traversée.

Son chapeau, son châle, sa robe, ses bottines, tout cela n'a plus de dates possibles : c'est une mosaïque disparate, une exhibition d'antiques à faire pitié... un rêve habillant une ombre.

Pauvre femme ! de sa figure on pourrait dire comme de ses vêtements. Les privations, la misère l'ont décharnée plus que l'âge, et son ensemble suffit à peine pour donner la certitude que l'on a physiquement, réellement une personne devant soi.

Mais sa mobilité nerveuse ne tarde pas à rectifier l'impression première, et, en la voyant se mouvoir dans son indécision, on se convainc que c'est bien à une créature vivante, à une créature humaine que l'on a à s'intéresser.

Elle cherche à traverser le boulevard. Elle regarde anxieusement autour d'elle, et profite d'une éclaircie... Avec du mal et des précautions, la voilà de l'autre côté.

Ce n'est pas l'embonpoint, certes, qui l'a gênée : à force d'exigüité, de maigreur, elle est devenue d'une légèreté d'oiseau.

Ce qui aurait dû l'alourdir, c'est un cabas très plein, très gonflé, et qu'elle porte presque à deux mains. Elle doit l'avoir ôté de son bras, certainement fatigué, contusionné peut-être, et il serait temps qu'elle arrivât à destination.

Probablement elle va bientôt s'y trouver ; car, dès qu'elle s'est assurée qu'elle a le pied d'aplomb sur le trottoir et qu'elle n'a plus de voiture à craindre, elle cherche des yeux et gagne d'un pas pressé la boutique d'un bouquiniste, ouverte à peu près en face de la ligne qu'elle a suivie.

Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, le patient vendeur de livres est là, comptant sur la curiosité, sur la passion de l'acheteur, et désirant que ces deux mobiles soient assez forts, assez puissants pour lui faire gagner sa modeste journée.

Les volumes sont étalés de manière à provoquer le passant, qui, malgré la bise et la gelée, s'arrête, regarde, feuillette... et quelquefois achète.

Celui vers qui va notre peu opulente marcheuse a un étalage assez bien approvisionné. Tout le long d'un mur, élevé à la coupée d'une maison, il a des rayons d'une belle profondeur, garantis par de bons auvents. A l'une des extrémités, se dresse sa boutique en planches, qui n'est guère qu'une grande échoppe, mais fermée et avec des vitres en devanture, et assez spacieuse pour recevoir à la fois deux ou trois clients. Un poêle microscopique en occupe un des angles, et, toutes les fois qu'il a besoin de s'abriter d'une intempérie quelconque, ou qu'un marché particulier semble réclamer de la discrétion, il se retire en son réduit, dont il offre l'hospitalité à la partie traitante.

Après avoir passé et repassé devant la légère maisonnette pour s'assurer que le marchand y est, et surtout qu'il y est seul, la pauvre femme, dont le cœur bat fort, essaie de prendre son grand courage, se redresse, consolide son pas, s'avance vers le seuil... et entre.

Aussitôt entrée, elle referme la porte sur elle, autant pour se dérober que pour ne pas se refroidir.

Le bouquiniste a vite deviné. C'est un homme avenant. Il sait son métier ; mais il a formes et convenances. D'humeur douce, il est bienveillant aux malheureux. Sans délai, il se prête à la démarche mystérieuse.

—Asseyez-vous, Madame, dit-il à sa nouvelle cliente, dont la mise plus que modeste ne le repousse pas, et dont les traits fins et distingués le préviennent favorablement.

Obéissante comme une personne qui a besoin de s'asseoir, la bonne dame s'assied.

—Vous m'apportez quelque chose ? reprend le marchand.

En praticien habile, il met dans sa question un ton parfait d'indifférence, en même temps qu'il jette sur l'ouverture du cabas un regard à en dénouer les ficelles.

—Oui, Monsieur ; j'ai là quelques volumes.

—Voyons-les.

La vendeuse ouvre son vieux petit meuble, un reste de tapisserie, et en tire successivement une douzaine de tomes, brochés ou reliés.

Elle les sort avec lenteur, les palpe et les considère avec un certain attendrissement.

—Ils sont encore assez propres, ajoute-t-elle.

—C'est vrai, Madame ; ils ont été entre bonnes mains. On les a soignés.

—M'en donneriez-vous un prix . . . raisonnable ?

—Toujours raisonnable . . . pour moi. Pour vous, je ne peux pas trop savoir comment vous le trouverez.

—Dites, Monsieur, réplique la dame qui devine la fatale dépréciation.

D'un regard le marchand le juge.

C'est curieux de voir avec quelle rapidité, souvent assez judicieuse, il estime le lot. Peu lettré, il a acquis par une manipulation fréquente la connaissance superficielle et surtout vénale de ses bouquins. Pour ce coup d'œil investigateur, c'est la durée de l'éclair.

Il est donc là, regardant les livres de la malheureuse.

Il en prend un ou deux à la main, pour la forme . . . Mais il est déjà fixé et à cheval sur son prix.

La pauvre dénuée attend, pleine d'anxiété :

—Eh bien ! Monsieur ? finit-elle par lui demander tout doucement.

—Six francs, ni plus ni moins, riposte l'acheteur.

La vendeuse laisse échapper une plainte :

—Six francs, Monsieur !... ce n'est pas la moitié de la reliure !

—Je le sais, Madame. Mais que voulez-vous ! comme je peux vendre j'achète. Et je ne vendrai pas ces volumes-là plus d'un franc pièce. Et quand ? J'en ai peut-être pour six mois, un an à les garder sans en faire un sou. C'est bien parce que je vous vois dans la peine. A un autre, j'en donnerais de trois à quatre francs.

Toutes les résignations étaient dans l'esprit de l'infortunée cliente. Elle s'était faite à tous les déboires, et cependant cette dernière offre la laissait dans la stupéfaction.

Mais que faire ? Aller chercher un autre acheteur ? Voudra-t-il de la marchandise, seulement ? Et s'il en veut, il n'aura pas la moindre raison pour être plus large. D'ailleurs, elle est exténuée de fatigue et de besoin.

—Prenez-les, dit-elle tout bas.

Une condamnée à mort qui dirait au bourreau : "me voilà !" n'aurait pas plus d'anéantissement dans la voix.

—Il faut que ce soit vous, Madame, répète le marchand. Songez donc ; pour début de ma journée, au lieu de vendre, j'achète... c'est une mauvaise étrenne.

—C'est une bonne action, Monsieur ; meilleure au moins que si vous me refusiez.

Et elle tend la main, dans laquelle l'acheteur dépose avec politesse six pièces d'un franc.

En l'absence d'un porte-monnaie, elle va pour les glisser dans une poche.

—Voulez-vous du papier pour les mettre, Madame ?

Tout en adressant cette question avec une affectueuse bienveillance, le marchand tend un fragment de prospectus à la dame, qui l'accepte, et y enveloppe mélancoliquement sa modique recette, qu'elle serre ensuite.

Cette première opération terminée, la dame fait une pause, puis, de son cabas, tire un dernier paquet :

—Et celui-là, Monsieur ? l'achèteriez-vous aussi ?

—Encore un volume ?

—Un plus beau que les autres.

—Montrez-le.

Elle ouvre et déploie une sorte de couverture en carton, et en extrait avec soin un volume relié en maroquin et couvert des plus délicates empreintes que les fers du relieur aient pu façonner.

—Regardez-le bien, Monsieur. Il vaut de l'argent, celui-là.

—Il vaut plus que les premiers, c'est vrai ; mais, précisément à cause de cela, il est en dehors de mes prix. Ma clientèle ne me demande que du bon marché, et un livre rare serait mal placé chez moi...

—Et je ne peux, celui-là, le céder à un centime au-dessous de sa valeur.

—Raison de plus.

—Alors ? interroge la dame interdite.

—Alors, il vous faudra chercher ailleurs.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle navrée... Je suis à bout de forces... que devenir?... Je croyais qu'en considération de l'autre marché... Je comptais un peu sur cette ressource...

—Mais, Madame, elle existe toujours. Ce que je ne puis faire, un autre le fera.

—Un autre ? soupire-t-elle... Et où le deviner et où le rencontrer ?

—Écoutez, Madame. J'ai un vieil amateur qui vient souvent visiter mes livres. Quoiqu'ils ne soient point rares, il y trouve encore parfois sa pâture. Je peux essayer une chose. Laissez-moi le titre du vôtre. Je lui en parlerai, et, s'il en a la moindre envie, donnez-moi votre adresse, et je vous ferai signe.

Résignée à tout, c'est tout émue de reconnaissance qu'elle accepte cette combinaison. Elle écrit le titre de son volume sur un petit carré de papier blanc que lui passe le bouquiniste, elle y ajoute son adresse, et comme une nourrice réintègre son nourrisson dans ses langes, elle remet le livre dans son étui, l'étui dans le cabas, se lève, et sort... en remerciant.

II

LA NOTE.

La très peu favorisée vendeuse retourne lentement chez elle, et, en cheminant, elle se parle.

Essayons de distinguer, de choisir quelques-unes de ses phrases :

—Ainsi donc, je le remporte ! se dit-elle avec tristesse. Je n'ai pu le vendre aujourd'hui . . . Je ne le vendrai pas mieux demain. C'est fini ! . . . Allons, rentrons ; faisons durer autant que possible les quelques sous que je viens de ramasser, et . . . après . . . nous verrons . . . Dieu gard' . . . !

C'est en se dolentant de la sorte qu'elle rentre en son gîte, étroite chambrette à laquelle on parvient en montant les marches ébréchées de six étages et demi. Elle a acheté quelques modestes provisions avant d'entreprendre son voyage ascensionnel, et elle les dépose sur une table en noyer, disjointe, boiteuse, et qui n'est plus guère que la ruine d'un meuble.

—C'est la fin de tout, reprend-elle. Voilà les dernières miettes . . . Après ces six francs dépensés, je n'aurai plus rien, plus rien dont je puisse faire argent ; car pour vendre ce dernier volume, j'échouerai dans mes tentatives . . . Et d'ailleurs, je ne veux pas enfreindre l'ordre du défunt ; je veux suivre son conseil : "*Rare, m'a-t-il écrit sur une note ; grande valeur. Ressource pour toi. Ne le donne pas pour peu.*"

A ces mots, elle fait un signe de tête, qui indique chez elle un doute assez amer.

Un instant après, elle continue :

—Pauvre Bénédicte ! puisque tu le dis, c'est vrai ; car tu les connaissais bien, tes livres. O mon ami, toi qui les as tant aimés, si tu savais quelle peine ça été pour moi de les enlever les uns après les autres et de les vendre ! Il me semblait que je te les arrachais . . . Et pourtant je n'ai que suivi ta volonté. En me les laissant, tu n'as pas eu le désir que je les garde . . . Qu'en eussé-je fait ? Ils n'étaient bons pour moi que comme "ressource" . . . et j'en ai usé, si bien qu'aujourd'hui la veine est épuisée . . .

La veuve interrompt son triste monologue. Elle promène un regard morne sur les murailles de son réduit, et son cœur se serre devant sa nudité de plus en plus croissante.

—Et puis, ajoute-t-elle, je n'aurais su où les loger . . . De toute façon, je ne puis me reprocher de les avoir vendus. De notre ancien logement, où nous avons mené une vie si mesurée et pourtant si heureuse, j'ai vu partir pièce à pièce presque tout le mobilier, et là, dans cette chambre où j'ai été obligée de monter, de me réfugier, je n'aurais point trouvé place pour tes bibliothèques . . .

Il lui arrivait fréquemment d'ouvrir son esprit à cette espèce de

lutte : elle était prise de regret d'avoir vendu les livres, et elle se rassurait en se disant qu'ils lui avaient été laissés exprès pour les vendre.

—Que n'ai-je pu travailler toujours ! s'écriait-elle parfois ; mais ma vue est perdue, et mes doigts ne font plus rien de bon de l'aiguille, que j'ai si bien maniée. Si j'avais eu ce produit à joindre à ceux des livres, j'aurais eu un peu plus de temps devant moi. Tandis que je suis là, réduite à l'impuissance, ayant passé par la misère, touchant au dénuement, et forcée d'attendre le dernier coup... Oh ! malheur !... malheur !...

Infortunée créature ! la douleur faisait le fond de son caractère ; mais elle ressentait si vivement les secousses de sa situation, que, par moments, elle était aigrie. Elle avait usé sa résignation, et si elle se laissait emporter au courant plus fort qu'elle, ce n'était pas sans un mélange d'impatiences et de petits soulèvements.

Avec tout cela, la journée s'avance.

L'appétit qui, émoussé, oublie plus d'une fois les dîneurs plongés dans le bien-être, s'aiguise et se fait tout autrement sentir à ceux sur qui pèse la gêne...

La veuve dénuée a faim. Elle a beau chercher à se le dissimuler, plus rien ne la trompe... les griffes du besoin la déchirent.

Elle se dirige du côté des provisions qu'elle a montées tout à l'heure, s'en approche comme si elle commettait une indiscretion, en prend le moins qu'elle peut, et songe à se préparer un repas.

Quel repas !...

Un œuf, un petit pain, et un verre d'eau, voilà un de ses plus confortables dîners.

C'est sobre, n'est-ce pas, quand on ne mange qu'à de longs intervalles ?

Hé bien ! ce sera de plus en plus sobre encore, jusqu'au moment fatal où il n'y aura... plus rien sur la table.

Et ce moment qu'on n'entrevoit guère sans vertige, il n'est pas très loin, hélas !

La nuit vient.

La malheureuse éprouvée se couche... presque inutilement, car le lit n'a plus de repos pour elle ; une fièvre fréquente lui empêche le sommeil.

Plusieurs jours se passent de la sorte, entamant les derniers morceaux, et rendant horrible la perspective finale.

Un matin, elle se lève. Le froid pique toujours; les provisions sont épuisées... l'argent aussi...

—“ Qui dort dîne,” dit-elle. Je n'ai plus qu'à me recoucher... jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'enlever définitivement de cet abîme.

Et elle se remet au lit, où il lui faut tous ses efforts pour demeurer.

Elle n'en est plus aux heures tranquilles; son cerveau tendu travaille, la souffrance devient plus vive, et des fantômes étranges commencent à lui apparaître.

Effrayé, son esprit s'exalte. Comme pour être protégée, elle se rejette dans le souvenir du cher défant. Il avait toujours été pour elle un si affectueux appui.

—O mon pauvre Bénédicte! s'exclame-t-elle, ô mon bien-aimé compagnon! toi dont le dévouement fut inaltérable, que dirais-tu si tu me voyais en ce misérable état? et, quoique tu me les aies amicalement laissées pour en tirer parti, combien ne souffrirais-tu pas si tu savais tous tes chers livres vendus! Après moi, c'est ce que tu aimais le plus au monde, et une seule chose pourrait te consoler de leur disparition: une aisance pour moi, qu'ils n'ont... que je n'ai su me faire. D'une part, j'étais loin de les connaître comme tu les connaissais; et d'une autre part, on me devinait nécessaire, et c'en était assez pour qu'on me fit des offres mesquines...

Un léger pincement de lèvres traduit une intention de blâme contre ces procédés; mais l'excellente femme ne s'y arrête pas.

—Par petits lots, reprend-elle, ils sont partis de la sorte, élargissant les vides dans ta collection chérie, et n'augmentant guère mes imperceptibles moyens d'existence... Ah! tiens, plus d'une fois je m'en suis voulu de cette manière d'agir, et le pain qu'ils m'ont procuré m'a presque toujours semblé amer. Je me voyais défaisant ce que tu avais passé ta vie à construire, et, quoique je fusse un peu étrangère aux jouissances que tu y trouvais, je n'étais pas moins heureuse de te voir heureux. Chaque paquet que je sortais me faisait éprouver une impression douloureuse... On aurait dit que j'emportais vendre une part de toi...

Elle s'interrompt à cette idée poignante.

Peu après, fâcheux symptôme, son regard s'anime, sa parole devient plus rapide, plus saccadée, et c'est avec une certaine incohérence qu'elle jette ces paroles:

—Eh ! c'est peut-être bien toi que j'ai vendu, mon tendre ami ? dit-elle entre autres singularités... Tu n'es plus là... tes livres non plus... et tes livres... c'était toi !... Pourquoi m'as-tu conseillé de te vendre ?... pourquoi t'ai-je écouté ?... J'en suis punie... c'est bien fait !... Mais je vais expier ma faute... et j'irai te rejoindre... Oh ! si je les avais encore !... si je pouvais les ravoïr, je te les reporterais. Comme je te rendrais content ! et avec quel joyeux remerciement tu m'accueillerais !

Ici, nouvelle pose. La malade se voyait sans doute restituant ses bibliothèques à Bénédicte, et il est probable qu'elle se complaisait à cet agréable tableau.

En tout cas, sa surexcitation n'est pas de longue durée. Son œil ne brille plus, ses lèvres se détendent et ce qu'elle se dit de nouveau, elle l'articule avec la lenteur que nous lui avons connue auparavant :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles fantaisies !... Est-ce que je divaguerais maintenant ? Cela m'effraierait, si je tenais encore à la vie... mais sonne l'heure fatale, elle sera pour moi la bienvenue... c'est l'heure qui délivre... Là se produit un nouvel écart de sa pensée, qui, instinctivement, revient à la question matérielle :

—Il me semble pourtant que cet homme aurait bien pu m'acheter ce volume. Sans le lui laisser à vil prix, je lui aurais fait une concession... une petite, qui n'aurait pas trop lutté contre l'avis de Bénédicte... et j'aurais pu me soutenir quelque temps... Au lieu de cela, il me refuse... c'est me retrancher des jours... Peut-être que s'il s'en fût douté, il eût essayé... Un bon mouvement n'est pas impossible... Enfin, il ne l'a pas eu... c'est arrêté... c'est fini... Eh bien ! pauvre livre de prix, te voilà. Tu vauz plus que les autres, qui m'ont fait vivre des mois... et tu ne pourras me faire vivre... quelques jours !... Reste donc là, sur ma table, inutile chef-d'œuvre, aussi inefficace aujourd'hui qu'hier... Moi, je reste dans mon lit... où, résignée, je vais attendre l'heure de Dieu !...

Avec les tortures qu'elle a en perspective, y restera-t-elle ?...

Nous le verrons en la retrouvant.

III

L'AMATEUR.

Il est matin. Le froid a cessé, et il fait beau.

Le bouquiniste chez qui nous sommes arrêtés l'autre jour a déjà

ouvert. Une de ses bonnes habitudes est d'être matinal. S'il pouvait étaler en même temps que le coq chante, il serait à son poste dès l'aube. Ses longs supports sont tendus, ses planchettes sont garnies, et tous ses volumes prennent l'air, alignés inégalement sur ses rayons. Voyez-les. Les uns debout, les autres couchés ; les uns ouverts, les autres fermés ; les uns montrant leurs titres, les autres leurs gravures : tous disposés le mieux possible pour arrêter le passant, pour affriander l'acheteur.

Il faut bien se donner quelque mal pour retenir de force le flâneur indifférent, qui passe, regarde pour regarder... et n'achète pas. Il faut savoir faire naître en lui une tentation, et surtout le faire succomber. Notre homme s'y entend. Pour cela il a une recette qui est à classer parmi les meilleures... il est poli, débonnaire—et loyal.

Je vous répons que, quand tous les vendeurs tiendront la droite pour la plus grande habileté dans les transactions, ils verront s'accroître l'importance de leur clientèle.

Plusieurs curieux, dont un myope, promènent déjà leur nez sur le dos des livres, qu'ils bousculent plus ou moins. Quand ils les remettent au rang, ce n'est que demi mal ; mais Dieu sait le nombre de ceux qui ne les rangent pas du tout.

Et cependant, ne pas les ranger c'est prendre le temps de l'étagiste... Mais, bah ! on y pense bien, ma foi !... " Il est là pour ça ; il les rangera lui-même... On ne peut pas acheter sans voir..." etc., etc. Très heureux lorsque, au bout de ces mauvaises raisons, on n'a pas égratigné quelque titre, écorné quelque dos de maroquin ou disloqué quelque brochure !

En compensation, à côté de ceux-là, se trouvent aussi les acheteurs sérieux... et soigneux ! J'en sais tel et tel qui réjouissent le marchand quand il les voit regarder sa marchandise. Le livre, entre leurs mains, est traité comme un bijou ; leurs doigts glissent dessus comme du velours, ils défont les mauvais plis, redressent les cornes, si bien qu'après avoir été manié par eux un volume est en meilleur état qu'auparavant.

Ces clients-là, il faut l'avouer, ne constituent guère que l'exception.

L'un d'eux cependant débouche de la rue voisine, et stationne, furetant avec une certaine complaisance.

C'est un amateur connu de longue date, bien choyé de l'éta-

lagiste, et surtout bien considéré... celui-là même dont l'intervention éventuelle a été annoncée à la mélancolique vendeuse.

Il fouille du regard, examine ; puis après son inspection du dehors, entre, et interroge :

—Avez-vous du nouveau depuis ces deux ou trois jours ? Je n'ai pu venir... et il suffit d'un instant pour qu'une bonne chose se présente.

—Je n'ai été, Monsieur, à aucune grosse vente ; mais, en fait de brouilles, j'en ai eu pas mal. De plusieurs côtés l'on m'a apporté des petits lots.

—Plusieurs petits lots font nombre, et à la fin on en remplirait votre boutique. Voyons un peu.

Il n'a pas besoin que le marchand lui montre les endroits où sont déposés les livres nouvellement acquis ; son flair les lui indique, et il s'en approche sans la moindre hésitation.

En quelques tours, il remue à peu près tout.

Dans sa chasse, il ne découvre rien de bien extraordinaire. Cependant il garde à la main deux volumes, l'un relié, l'autre broché. C'est toute sa bonne fortune.

—Vous avez trouvé quelque chose à votre gré, Monsieur ? J'en suis fort aise. Cela me prouve que, par-ci, par-là, j'ai encore du bon.

—Oui, ces deux volumes ne sont pas mauvais. Ils ont bon air, et m'indiquent le goût de leur ancien maître. Il fallait, d'ailleurs, s'y connaître pour les posséder.

—Ils me viennent d'une pauvre veuve, bien gênée, je crois, et au moins aussi intéressante....

—Elle vend les livres de son mari !!!... s'écrie vivement l'amateur, sur le point de s'emporter... C'est monstrueux !

—Oh ! Monsieur, ne lui en veuillez pas... elle les vend pour vivre. Ça paraît lui causer une grande peine. Mais, que voulez-vous ?... La faim, c'est si terrible !

—Vous avez raison. Son mari avait donc ?...

—Une assez jolie bibliothèque. Il l'a laissée à sa compagne, qui en use comme d'une ressource....

—Oh ! tristesse ! Oh ! désolation ! interromp l'amateur. Toujours les mêmes accidents ! toujours les mêmes dispersions ! toujours les mêmes sinistres !... Un homme de savoir, éclairé, passe sa vie à rassembler les ouvrages qui lui plaisent, et, quand il a fini par

déposer sur ses rayons à peu près tous ses auteurs aimés, crac ! la mort vous le prend . . . et voilà qu'un vent d'orage se lève, souffle sur ses amis, et les éparpille à tous les coins du monde !! . . . C'est dur, allez !

—Vous, Monsieur, vous avez encore longtemps à jouir des vôtres, reprend le marchand, qui voulait détourner ce courant d'idées peu propice à sa vente, et, quand on collectionne comme vous, on ne doit pas s'arrêter.

—Eh ! je ne m'arrête pas non plus. C'est une joie. Jusqu'à mon dernier moment, autant vaut me la procurer.

Puis, après une pause de quelques secondes :

—Allons, il ne faut pas que la philosophie ou la morale du métier me cause de distractions. Que je n'oublie pas de vous payer mes deux bouquins.

—Ah ! Monsieur ! si tous payaient comme vous ! . . .

—Ce ferait leur devoir.

Et il donne une pièce, sur laquelle l'étagiste lui rend de la menue monnaie.

Il la glisse dans sa poche, introduit solidement ses deux volumes sous son bras, et se dispose à sortir . . .

—Tiens ! où ai-je mis mon chapeau ?

Effectivement il est tête nue.

Il cherche, et voit bientôt son couvre-chef tranquillement posé sur des livraisons, à l'un des angles du petit magasin.

Il avance la main et le soulève.

Dans le trajet qu'il parcourt de la tablette à la tête, le chapeau laisse voltiger un petit papier, que la pression avait fait adhérer, qui se détache . . . et tombe.

L'acheteur, toujours plein de prévenance, se baisse et le ramasse.

Indifféremment il y porte les yeux, en le rendant à l'étagiste . . .

Mais son indifférence se change bien vite en une explosion. S'il ne se fût retenu, il aurait presque poussé un cri de surprise, un hurra de triomphe . . .

—À qui cette note ? demande-t-il avec un empressement qu'il ne peut plus contenir.

Le marchand se penche pour voir.

—C'est, répond-il de son ton paisible, celle que la dame en question m'a laissée.

—Celle qui vend ?

—La bibliothèque de son défunt.

—Et ce livre, dont le titre est assez mal écrit, mais qu'à travers son orthographe fantastique je devine ? . . .

—Est un livre qu'elle a à vendre.

—Elle vous l'a proposé ?

—Oui, Monsieur.

—Et vous ne l'avez pas acheté ?

—Non, Monsieur.

—Pourquoi cette réserve ? C'est pour acheter que vous êtes marchand, il me semble !

—Il est trop cher pour moi. Je ne tiens pas ce genre de librairie-là. Ce volume serait dépaysé ici, perdu au milieu de publications ordinaires et courantes . . . et puis, la meilleure raison de toutes, il fallait de l'argent ! . . .

—Le prix ne me fait rien.

—Monsieur, je ne me doutais pas qu'il pût vous convenir à ce point. Autrement, quoiqu'un peu serré, je me serais mis en mesure.

—Alors, elle l'a . . . remporté ?

—Mon Dieu, oui, tout bonnement.

—Pourriez-vous le ravoir ?

—J'ai tout de même pensé à vous, Monsieur. J'ai pris l'adresse de cette brave dame.

—Et ? . . .

—Et, en lui rendant son volume, je lui ai dit que si, par hasard, il vous convenait, je le lui ferais savoir.

—Mais je peux le lui faire savoir immédiatement.

Donnez-moi son nom et son adresse, et je vous évite une course ou une lettre.

—Vraiment, Monsieur, vous voulez vous promener jusque-là ?

—Certainement. C'est le bon moyen. Quand on veut conquérir, il ne faut pas temporiser . . . Et encore, si j'allais arriver trop tard ! . . . Vous ne savez donc pas que c'est un trésor que je découvre là ? . . . On n'a pas cette veine deux fois dans sa vie. De ce livre, on ne connaît que deux ou trois exemplaires. J'en possède un ; . . . mais il y manque le dernier feuillet ! Concevez-vous ma chance si j'en retrouve un autre complet ! . . . C'eût été une affaire pour vous. Mais n'importe ; c'est vous qui me mettez sur la trace . . . Je vous donnerai votre commission comme si vous me l'aviez vendu . . . Au revoir. Je cours . . .

Et l'amateur, enivré et bouleversé en même temps, sort de la boutique, dont pour la première fois il a oublié de fermer la porte, et, à la lettre, se lance en courant du côté de la demeure de la veuve.

IV

PORTE CLOSE.

L'adresse qu'on venait de lui donner était à une assez grande distance ; mais la journée s'annonçait belle, et d'ailleurs les jambes d'un bibliophile ne connaissent pas d'obstacle.

Un chercheur, résigné à chercher longtemps et à ne pas trouver toujours, doit se sentir pris d'une joie indicible lorsqu'il fait une rencontre de ce genre.

Aussi 'est-ce d'un pas joyeux que notre amateur arpente le pavé des rues, et, tout en trottant de la façon la plus allègre, il se frotte les mains et se félicite verbeusement de la trouvaille si inattendue de son exemplaire :

—J'ai vraiment une chance extraordinaire, et je proclame une fois de plus l'importance de ne jamais négliger le plus petit recoin de bouquiniste. Voilà un brave homme qui n'y a pas entendu malice, qui n'a même pu acheter le livre, mais par qui j'ai vent de l'aubaine. A quelle autre boutique aurais-je pu recueillir ce renseignement ? C'est souvent d'où on ne l'attend pas que nous arrive l'indication précieuse... Ne perdons pas de temps et tâchons d'arriver.

Et il continue son voyage rapide, accélère sa marche absolument comme s'il avait eu encore "ses jambes de quinze ans."

—Si elle ne l'a pas laissé au marchand l'autre jour, se raconte-t-il, il y a peut-être lieu d'espérer qu'elle ne l'aura pas davantage laissé ailleurs aujourd'hui ? ... Après cela, il paraît qu'elle est dans une gêne navrante, et la faim est si impérieuse ... Elle fait faire bien d'autres choses que de vendre trop tôt pour moi un volume rare ... Enfin, hâtons-nous ... je crois, du reste, que je ne suis pas loin de la maison indiquée ...

En effet, à force de pas allongés et d'enjambées juvéniles, notre amateur touche au terme de sa course, et, résultat qu'il aimait fort à constater, il ne se sent guère plus las, plus essouffé que s'il eût achevé une tranquille promenade. Il en est ainsi de tout travail

auquel on se livre avec passion, avec amour ; il ne laisse presque pas sentir sa fatigue.

Notre amateur de bouquins s'arrête un instant, cherche, s'oriente... regarde...

Voilà la rue, voilà le numéro...

Il est en face de la demeure... en face de l'écrin qui enferme son bijou.

Sans retard aucun, il demande au concierge.

Un mot bref lui apprend que la dame est chez elle.

Il monte.

Pour monter, il prend un peu plus de précautions que pour marcher. Toute ascension est dangereuse, et il n'a pas la moindre envie de dégringoler les marches.

C'est donc d'un pas relativement calme, d'une allure mesurée qu'il franchit l'escalier, et, tout en le franchissant, il revient, bien entendu, à son idée fixe, à son dada :

—Ce feuillet manquant à mon incunable, était un de mes chagrins de bibliophile... Je vais peut-être le retrouver... Oh ! il faut que je le retrouve !!!...

Et il monte toujours.

Six étages et demi, sans ascenseur, cela ne s'enlève point en une seconde. Mais enfin une gymnastique persévérante en vient à bout, et notre actif chercheur, émergeant de la noire spirale, fait son entrée sur le palier.

Si ce palier brille par quelque chose, c'est assurément par son obscurité. En plein jour, en arrivant du dehors, on n'y va qu'à tâtons. Seulement, au bout d'une minute, l'œil s'habitue, et l'on finit par pouvoir y circuler sans trop de danger.

Cinq ou six portes en enfilade s'y suivent, pas trop éloignées les unes des autres.

Avec plus d'opportunité que dans la rue, le vieil amateur s'oriente de nouveau... ou plutôt cherche à s'orienter, car il faudrait être doué d'une vue exceptionnelle et phénoménale, pour déchiffrer les numéros qui doivent être inscrits sur le panneau.

Comment faire ?

Il ne veut pourtant point recourir à la lueur d'une bougie de poche, qu'il a toujours sur lui...

Puisque ses yeux ne sont pas assez vaillants, il se décide à avoir recours à ses oreilles.

Attention ! Il écoute...

Rien !

Nouveau moyen, il frappe...

Rien non plus !

—Ce sont des chambres d'ouvriers, se dit-il, désireux de se donner une explication satisfaisante. Les ouvriers sont partis à leur ouvrage pour la journée, et les petits nids sont vides... Je me suis fourvoyé... c'est probablement à côté... Continuons ; je trouverai bien.

Il est parvenu à la dernière des portes. Un fragment de rayon, filtrant sans doute à travers quelque trou, crevasse ou autre ouverture de muraille infirme, vient heureusement à son secours, en plaquant sur l'huis large comme la main d'une lumière pâle et grisâtre...

Vite il profite de l'auxiliaire, et regarde :

—Ah ! c'est le numéro marmotté par le concierge... Enfin, m'y voilà !!...

Tout content, tout radieux, il cogne du nœud du doigt trois coups, également discrets et impératifs, et auxquels il attend la réponse.

Pas davantage... La réponse ne vient pas.

Qu'est-ce à dire ! Le concierge se serait-il trompé ? La dame serait-elle sortie, sans qu'il l'ait vue !... Miséricorde ! je ne veux pas entrevoir un coup si diabolique.

Il réfléchit... puis tire ses déductions :

—Si elle est sortie, ce peut être pour quelques emplettes. La vie a des exigences quotidiennes... Mais, la pauvre femme, elle n'a plus rien... et, pour faire des emplettes, il faut des sous... Si elle avait été se faire des sous avec mon volume?... Quel échec!... Oh ! je n'y veux pas croire.

Poussé dans ces raisonnements, qui ne manquent pas de logique, il commence à éprouver une crainte sérieuse.

—Et je dis mon volume !.. reprend-il en se plaisantant tristement... Je ne le tiens pas. Jusque-là, j'avais confiance en une chance favorable... s'il me fallait y renoncer ?

Il passe par des émotions inouïes, par de vraies transes.

De nouveau il se penche vers la porte, prête l'oreille, comme si cette persistance devait lui faire parvenir la réponse désirée...

—Rien ! toujours rien !

Il se désole.

Cependant l'espoir ne le quitte pas. Semblable à l'homme qui se noie, il se cramponne... hélas ! à quelle branche ? il tourne, tourne, va et vient, se promène dans l'étroit espace, et s'imagine à chaque instant que, de l'intérieur, une voix va lui dire d'entrer.

Espérance vaine ! Le silence seul répond à ses interrogations les plus pressantes.

—O fatalité ! geint-il avec découragement. Etre si près de la possession, et tout perdre !... Je vois bien que c'est fini ! A moins que je n'attende. Elle ne peut pas rester tout le jour dehors, cette femme... Dans une heure, dans deux heures, elle rentrera... et je la verrai... et je lui paierai son livre ce qu'elle voudra... et j'aurai mon exemplaire.

Sans plus se consulter, il descend une marche, et s'assied de la façon la plus simple, la plus naturelle au haut de l'escalier :

—Elle ne peut prendre un autre chemin, se répète-t-il. A son retour, je la saisirai.

Donc, suivant la dernière partie du programme qu'il improvise, il attend, mais non sans laisser échapper de nombreuses marques d'impatience.

Surexcité, il ne se tient pas longtemps assis. Il va, vient de nouveau, colle vingt fois son oreille à la porte, et finit par acquérir la conviction qu'il n'y a personne chez la pauvre dame...

Il n'est pas content de cette tentative :

—Moi non plus je ne peux pas rester tout le jour dehors, s'écrie-t-il en maugréant... Il y a erreur dans l'indication du concierge... Allous ! rien ne réussit... Je n'ai plus qu'à m'en aller...

Vexé de la déconvenue, il prend la résolution extrême, boutonne sa redingote, et pose le pied sur la première marche.

Il se tâte encore... Il voudrait hésiter... Partir, c'est non seulement une journée perdue, c'est aussi et surtout l'abandon d'une chance unique...

Ce à quoi il ne se résigne que difficilement.

Mais il faut pourtant se décider...

Bah ! renonçant à tout, notre désespéré se prépare à descendre...

Au même instant, un bruit insolite lui fait tourner la tête.

Cloué à sa place, il écoute...

Ce bruit lui parvient précisément de la chambre, jusque-là muette, de la dame...

Elle y est !!... s'écrie-t-il.

Il bondit.

En deux pas, il s'est replacé à son poste d'observation. Il applique son oreille, plus attentive que jamais. . .

—Écoutons, se murmure-t-il, j'aurai peut-être le mot de l'énigme.

V

LE DERNIER FEUILLET.

Il écoute donc de toutes ses forces.

Le bruit qu'il a entendu lui est familier, et il ne peut guère s'y méprendre : c'est un bruit sec, cassant, de papier déchiré et froissé entre les mains.

Il ne cesse de guetter avec une attention méticuleuse, intense.

Que se passe-t-il de si mystérieux dans les profondeurs de cette chambre ? . . .

Il s'ingénie à s'en rendre compte.

Malgré toute sa pénétration, aidée de l'intérêt particulier qui le pousse, il devine peu de chose.

Tout au plus perçoit-il un léger frôlement d'étoffe, comme si des plis de robe se promenaient l'un sur l'autre, comme si une personne se livrait à quelques mouvements sans trop se déplacer.

Intrigué au dernier point, il veut sonder le mystère. Jusqu'ici il a essayé avec l'oreille ; . . . l'oreille a été insuffisante. Voulant voir, il va essayer avec les yeux.

Silencieusement, se portant sur la pointe du pied, retenant son haleine, il cherche le trou de la serrure, et s'approche, se baisse pour y plonger l'œil . . .

—Singulière chose ! se dit-il tout bas. Le trou de la serrure est bouché ! . . .

Il ne perd pas courage. Il se baisse davantage encore, pose un genou en terre, puis deux, et se couchant presque, amène ses yeux au niveau de la fente du bas de la porte . . .

Par cette deuxième ouverture, il ne voit rien de plus.

—Aussi bouchée ! dit-il en articulant plus haut et oubliant son projet de garder le silence ; . . . cette fente est aussi bouchée !! . . . Ce n'est pas ordinaire ; . . . ce n'est pas naturel . . . Il est vrai qu'il a fait froid, ces jours passés, et qu'elle a pu avoir l'idée de tamponner un peu les déjointures trop grandes . . . Mais la serrure ? Il faut bien que la clé y joue, pour ouvrir et fermer . . . Non, non ce n'est pas naturel . . . ce n'est pas ordinaire . . .

A ces derniers mots, son cœur battait fort, au bienveillant curieux, et je crois que, pendant ces battements, le bibliophile avait, d'instinct, fait place à l'homme.

Tout à coup une idée, qui l'épouvante, lui traverse l'esprit :

—Si c'était un malheur qui se prépare ?...

Il veut l'empêcher à tout prix.

Le sort a prononcé.

Il ne réfléchit plus... Il ne choisira pas le moyen ; ce sera le plus immédiat, le plus prompt.

Il se recule de trois pas, s'élançe comme un lion, et donne un tel coup à la porte, qu'il la brise... et qu'elle cède...

Quel spectacle !...

.....
—Malheureuse !... s'écrie-t-il.

Et, les bras tendus, haletant, il se précipite vers la victime.

Au moment où le panneau enfoncé se couchait en plusieurs morceaux sur le carrelage de la chambre, une allumette faisait entendre son craquement, et la flamme léchait trois ou quatre boules de papier comprimé, disposées sur un fourneau de charbon, d'où se dégageait déjà une âcre fumée.

Une seconde a suffi au visiteur pour sonder l'étendue du désastre, pour voir qu'une créature trop éprouvée cherche à sortir de ce monde.

—Malheureuse ! s'exclame-t-il, qui vous a permis de mourir ?...

Cette question, jetée sans préambule, frappe la triste veuve comme un coup de poing en pleine poitrine.

Etonnée, interdite, affaissée sur elle-même, la pauvre femme, qui s'était agenouillée pour allumer son fourneau, et probablement aussi pour prier, le regarde les yeux fixes, la bouche ouverte, sans mot dire, laissant retomber ses bras, et ayant à peine la force de se demander qui venait la déranger en ce moment suprême.

—Madame, répondez-moi, lui dit-il de nouveau, affectueusement et en allant droit au but ; pourquoi voulez-vous mourir ?

—Je n'ai jamais voulu mourir, Monsieur, avant que la misère m'ait condamnée.

—Vous manquez donc de ?...

—De tout.

—C'est cruel ; mais, comme ce n'est pas sans remède, ce n'est point une raison pour se tuer...

—Ce n'est pas moi qui me tue ; c'est la faim qui fait son œuvre . . .
Seulement j'abrège l'agonie.

—Vous n'avez plus foi dans les hommes . . .

—Plus d'espoir, au moins.

—Peut-être est-ce déjà un tort ; . . . mais la foi en Dieu ?

—C'est en Dieu que j'espère aller. Il m'appelle à lui, en me faisant passer par les rudes sentiers du dénuement.

—Dieu n'appelle jamais à lui sa créature avant l'heure . . . et votre heure n'est pas venue.

—Elle touche à sa fin, au contraire, toutes mes ressources sont épuisées, et je ne connais personne.

—Mauvaise raison. Vous ne me connaissez pas, Madame, . . . et me voilà . . .

—C'est vrai, Monsieur.

—Et je viens vous prouver qu'il vous reste au moins encore une bonne chance à épuiser.

—A moi, Monsieur ?

—Vous semblez incrédule.

—Pourriez-vous m'apprendre laquelle ?

—Oui, chère dame. Les manies des uns deviennent le secours des autres. N'avez-vous pas en votre possession un volume . . . rare, précieux . . . que vous ne refuseriez pas de céder . . . contre un prix . . . raisonnable ? . . .

—Oh ! dérision du sort ! . . . Le coup est par trop cruel ! . . .

La pauvre femme étouffe un sanglot, baisse la tête, arrête un moment ses regards sur son fourneau, qui s'est éteint . . . puis ferme les yeux, et ne peut répondre.

Ce mutisme, gros de douleur, avait son amère éloquence.

Le visiteur regarde dans la direction des derniers regards de la malheureuse, et voit, sur le charbon qui n'a pas pris, des papiers à moitié noircis et dont l'air agité soulève les pellicules de cendre.

Il se penche . . . et tressaille.

Son investigation ne s'arrête point là.

Il voit aussi à terre une couverture de volume.

Il le ramasse en tremblant, va au dos, et lit le titre . . .

—Trop tard ! grand Dieu ! . . . gémit-il à mi-voix . . . Tout mon rêve, tout mon bonheur anéanti ! ! . . .

Interdit un moment, il reprend bientôt :

—Qu'est-il arrivé, Madame ? et pourquoi ce volume est-il ?...

—Déchiré ?

—Oui. Vous en saviez la valeur, pourtant.

—Une note amicale me l'avait apprise, et je tenais à en suivre religieusement l'indication.

—Pourquoi donc, alors, l'avez-vous détruit ?...

—Pourquoi je l'ai détruit ? ... Pour ne pas enfreindre l'avis de mon cher Bénédicte. Il n'a pas voulu que je le donne pour peu ... et je n'ai pu le vendre pour beaucoup. Décidée à mourir, je n'ai rien imaginé de mieux que de l'employer à cette fin ... Le vendre, m'aidait à vivre loin de Bénédicte ; le brûler, m'aidait à le rejoindre plus tôt ...

—O Madame, quel digne intérêt ce sentiment m'inspire ! ... Mais aussi quelle torture vous me faites éprouver ! ... Je venais chercher ce livre, et vous en offrir un prix ... acceptable. J'ai un poignant chagrin de ne plus le trouver ...

—Ce matin ... il y a quelques heures encore, votre offre me rendait heureuse.

—Je vous en aurais donné cinq cents francs.

—Cinq cents francs ! ... Ah ! Monsieur, qu'il y a de jours que je n'ai vu somme pareille ! C'était la vie pour bien longtemps !

—Je ne m'en dédirai pas ... et je me figurerai que je l'ai sauvé de l'incendie ... Les cinq cents francs sont quand même à vous.

—Monsieur !! ...

La pauvre femme n'en croit pas ses oreilles, et ne peut prononcer un mot de plus.

Cette aubaine inespérée lui produit l'effet d'un mirage. Elle croit rêver.

—Mais, depuis un instant, l'amateur réfléchissait. Une lueur soudaine illumine son visage, ses traits chagrinés se dérident :

—Madame ! interroge-t-il tout à coup, l'avez-vous déchiré ... complètement ?

—Je ne sais pas, Monsieur ; je n'y voyais plus clair ... S'il en reste, c'est dans la couverture que vous tenez ... Ouvrez-le.

Le vieux monsieur suit le conseil, qu'en un moment moins troublé il aurait parfaitement pu se donner lui-même. D'un doigt agité, il ouvre la couverture ... et pousse une exclamation de joie.

Deux feuillets ont survécu. Ils ne sont ni déchirés, ni fripés ; ils tiennent encore au dos ... et l'un de ces deux est précisément celui qui manque à son exemplaire !

—Ah ! Dieu est bon ! Dieu est juste !... s'exclame-t-il pris d'un indicible soulagement. J'ai doublement gagné ma journée.

Son enthousiasme n'a plus de bornes. S'il n'était que bibliophile, il sauterait, il chanterait. Il est heureux comme un pays qui a reconquis une province.

Le bonheur souffle des idées, et l'humour se met parfois de la partie, pour faire chorus avec la sensibilité.

—Madame, reprend l'ami des livres, tout à l'heure, quand je le croyais entier, je vous offrais cinq cents francs de votre volume. Vous savez qu'il était très rare...

—Monsieur, vous augmentez ma peine.

—Maintenant qu'il n'a plus que deux feuillets, je suis forcé de convenir qu'il est devenu bien plus rare encore...

—Hélas !

—Je renouvelle mon offre, en la proportionnant à ce surcroît de valeur... Voilà mille francs... Soignez-vous. Je vais vous envoyer le concierge pour vous aider... et je vous reverrai.

—Quelle grâce !...

—Surtout point de remerciements.

Et il sort.

Le bienfaisant bibliomane, doublement heureux, comme il l'a dit, descendait déjà l'escalier.

La pauvre femme, à moitié éblouie, suffoquée d'un bonheur si inattendu, et le cœur débordant de reconnaissance, était encore à genoux.

Avant de se relever :

—Merci, ô Dieu bon ! s'écrie-t-elle avec un accent qui contenait toute son âme...

Puis, après :

—Et toi, mon cher Bénédicte, réjouis-toi.

Tu me l'avais bien dit, ton volume était un "trésor..." Il devait me sauver la vie !...

.....
Le bibliophile revint.

Il n'abandonna pas la veuve, qui reprit le goût de vivre, et vécut en le bénissant.

F. Fertiault.

CHRONIQUE DU MOIS

I.—Les pèlerins américains à Rome. II.—Le port de Bizerte et les défenses de Sicile. III.—Le Czar en France. IV.—Congrès des catholiques allemands. V.—A Madagascar. VI.—L'Espagne et l'insurrection cubaine. VII.—Le Parlement Canadien actuellement en session.

Le pèlerinage américain qui avait été annoncé est arrivé à Rome, le 1er août. Il se composait d'une soixantaine de personnes qui, sous la conduite de quelques prêtres, parmi lesquels M. le chanoine Smith, directeur du pèlerinage, se proposaient de visiter Rome et les principaux sanctuaires de l'Italie et de se rendre ensuite à Lourdes. Dès le lendemain, le Saint-Père a voulu les admettre à assister à sa messe avec plusieurs autres catholiques de diverses nationalités, notamment de la colonie américaine. Eu égard au nombre des assistants, qui étaient ainsi plus de deux cents, et aussi à cause du Pardon d'Assise ou Indulgence de la Portiuncule attachée, par privilège spécial et pour tout le personnel du Vatican, à la chapelle Pauline, qui est comme l'église paroissiale du palais apostolique, c'est dans cette chapelle que le Saint-Père est venu, à huit heures célébrer la messe. Il s'y est rendu en chaise à porteurs, traversant à cet effet, depuis ses appartements, la salle des *Paramenti*, la salle Ducale et la salle Royale. Les pèlerins occupaient les premières places devant l'autel et au milieu d'eux flottait une riche bannière en soie, à frange d'or, qu'ils avaient apportée exprès pour l'offrir au Souverain Pontife.

Pendant que le Saint-Père célébrait la messe et de même après, pendant qu'il assistait, agenouillé au *faldistorium*, à la messe d'actions de grâces, dite par un de ses chapelains secrets, les chœurs pontificaux ont exécuté des motets, d'après cette sublime musique de Palestrina, qui ajoute aux prières de l'Eglise militante comme un écho des chœurs célestes.

Non content d'avoir ainsi admis les pèlerins de la lointaine Amérique et leurs frères de Rome à unir leurs prières aux siennes pendant l'oblation de l'auguste victime, le Souverain Pontife a voulu aussi leur donner audience, également dans la chapelle Sixtine. C'est là, en effet, à l'issue de la cérémonie, que le Saint-Père, assis sur un fauteuil, près de l'autel, a accueilli l'hommage de leur filial attachement exprimé par une courte adresse en langue française dont le révérend chanoine Smith a donné lecture. Sa Sainteté a répondu également en français, faisant l'éloge des sentiments de foi qui avaient amené les pèlerins d'Amérique aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ et les exhortant à se faire, à leur retour, autant d'apôtres de l'esprit d'attachement au Saint-Siège.

Ensuite le Souverain Pontife a daigné permettre à tous les pèlerins de venir auprès de Lui, les admettant chacun au baisement du pied et de la main, leur adressant les paroles les plus bienveillantes, les bénissant avec effusion, de même qu'il a aussi béni et indulgencié les objets de piété qu'ils avaient apportés avec eux. C'est alors qu'en témoignage d'amour et de reconnaissance du pèlerinage, M. le chanoine Smith a présenté au Saint-Père, dans une bourse richement brodée, une généreuse offrande pour le denier de Saint-Pierre, ainsi que la bannière du pèlerinage. L'audience s'est ainsi prolongée près d'une heure, sans que le Saint-Père, dont l'état de santé est vraiment merveilleux, témoignât la moindre lassitude.

Les pèlerins et toute l'assistance avec eux en ont été dans l'admiration et, à la fin de l'audience, lorsque le Souverain Pontife, assis dans la chaise à porteurs, a traversé leurs rangs, levant encore la main pour les bénir, ils l'ont chaleureusement acclamé, Lui exprimant par leurs vivats enthousiastes les sentiments qui débordaient de leurs cœurs.

Au sortir de la chapelle Pauline, les pèlerins ont obtenu de visiter non seulement les loges de Raphaël et les musées, mais aussi les jardins du Vatican, où ils ont pu cueillir des fleurs qu'ils garderont sans doute précieusement en souvenir de leur visite au Pape. Cette visite a été tellement le but de leur venue à Rome, qu'ils sont repartis dès le lendemain pour Gênes et Marseille, d'où ils se sont rendus à Lourdes.

*
* *
*

La presse italienne renouvelle ses démentis à l'endroit de la nouvelle que des négociations auraient été ouvertes entre le gouvernement italien et une compagnie anglaise pour la construction d'un port sur les côtes de la Sicile, près de Licata. Il s'agit, en effet, d'une nouvelle déjà défraîchie et déjà démentie d'autres fois.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces démentis qui pourraient viser la forme plutôt que la substance. Autre chose est d'affirmer que le port en question serait construit par une compagnie anglaise, autre chose est de dire que le projet du nouveau port existe et qu'il s'agit, d'une façon comme de l'autre, de le mettre à exécution.

On ne saurait concevoir, sans doute, que le gouvernement italien vint à confier à une compagnie étrangère, fût-elle anglaise, la construction d'un port stratégique, comprenant d'importants travaux de fortification destinés, comme tels, à rester en grande partie secrets. Tout au plus pourrait-on admettre comme vraisemblable, voire comme très probable, l'éventualité d'une opération avec des financiers anglais pour les fonds nécessaires au port et aux fortifications de Licata.

Quoi qu'il en soit, on avoue dans les milieux bien renseignés que la construction du port de Licata devrait servir à paralyser l'action du nouveau port construit par la France à Bizerte, et que, par conséquent, il y aurait lieu de faire du port de Licata une œuvre militaire de premier ordre. Il est de fait qu'avant de prendre ses vacances, la Chambre italienne a approuvé un crédit de 1,735,000 francs pour l'exécution de travaux complémentaires dans le port de Licata, et que la loi y relative, aussitôt sanctionnée par le roi Humbert, vient d'être publiée à la *Gazzetta ufficiale*. Or soit que le crédit ainsi voté ne puisse suffire aux travaux projetés, soit que pour trouver les fonds votés par le Parlement, il y ait lieu de recourir à une combinaison financière, étant donné les conditions critiques du budget italien, on voit assez que la nouvelle d'une combinaison avec une Compagnie anglaise, dans le sens précité, pourrait bien avoir quelque fondement.

Mais revenant à la question de fond, on constate que les études relatives à la construction d'un nouveau port militaire en Sicile ont été menées ces derniers temps avec la plus grande activité. Ces études, commencées il y a deux ans, étaient demeurées ensuite suspendues, pour être reprises et poussées à terme ces trois derniers mois, avec la collaboration de nombreux officiers du génie et de l'artillerie réputés parmi les plus compétents. Le projet ainsi élaboré comprend toute une série d'ouvrages de défense à échelonner sur les côtes de la Sicile et à rattacher par des communications rapides, à un point central.

On aurait tenu compte notamment de l'éventualité d'une invasion étrangère qui tenterait de s'emparer de l'île par surprise. On a examiné à cet effet les points de la côte le plus facilement accessibles, afin de les fortifier; on a opéré le sondage des bas-fonds et calculé la sphère d'action utile pour l'artillerie. Le camp retranché, qui existe déjà en Sicile, serait amplifié et l'on y ferait converger les principales lignes de chemin de fer en les reliant entre elles par deux nouveaux tronçons et en ouvrant de larges routes carrossables.

En outre, les ports ouverts à la navigation seraient munis d'œuvres mobiles et accessoires de fortifications, sur les hauteurs dominant ces ports. On construirait un grand estuaire le long de la côte entre Palma et Terranuova, pouvant contenir une escadre et comprenant des ouvrages d'obstruction, de mines, de bastions flottants, etc. Enfin l'île de Pantelleria devrait être transformée en station de torpilleurs de première classe.

Tout cela, on le voit, dépasse de beaucoup le projet primitif d'un simple port à Licata. Aussi la dépense prévue pour mettre la Sicile en état de complète défense est-elle évaluée à une soixantaine de millions, et il n'y aura pas de trop sans doute du

concours des financiers anglais pour aider le budget italien dans cette nouvelle série de dépenses tactiques.

La conclusion, c'est que l'Italie, pour les errements de sa politique, est condamnée à rester, au prix de sacrifices supérieurs à ses ressources, sur le pied de "la paix armée." D'où l'on voit de nouveau combien la Triplice lui est funeste et combien il sera difficile de donner suite aux velléités d'un rapprochement quelconque avec la France.

* * *

Le voyage aujourd'hui certain de l'empereur Nicolas II en France a fait verser beaucoup d'encre ; on continue à ne pas être d'accord. Un journal boulevardier donne les renseignements suivants qu'il tient—comme toujours—de bonne source :

Le tzar arrivera à Paris, non point le 15 septembre, comme on l'avait dit tout d'abord, mais le 1er octobre. L'empereur de Russie, qui emmène avec lui quelques-uns des hauts dignitaires de sa suite, sera probablement accompagné de l'Impératrice et de ses dames d'honneur.

Sa Majesté Nicolas II et sa suite descendront à l'hôtel du ministère des affaires étrangères, où déjà certains préparatifs ont été commencés discrètement.

Le tzar, qui n'aura séjourné que trois jours à Vienne, restera une semaine entière à Paris.

L'emploi de son temps pour cette semaine est soumis en ce moment à son approbation ; c'est après que ce programme approuvé sera parvenu au gouvernement de la République, que le voyage sera officiellement annoncé.

Le *Courrier du soir*—non moins bien informé—publie une note d'allure bien énigmatique :

De l'enquête à laquelle viennent de procéder quelques-uns de nos confrères il est permis de conclure que le tsar ne viendra pas à Vichy.

Nous n'en persistons pas moins à penser qu'il nous rendra visite, soit en touchant la terre de France à Cherbourg, soit en allant assister aux grandes manœuvres à Angoulême. Les renseignements sur lesquels est basée une opinion d'un caractère quelque peu malveillant—que nous reproduisons parce qu'elle tend à s'accréditer—laissent croire que Paris ne sera pas compris dans l'itinéraire.

Ce n'est pas que l'empereur de Russie redoute, ainsi que d'aucuns l'ont insinué, les manifestations auxquelles sa présence inciterait, les Parisiens. Son abstention aurait pour cause une question de personnes qu'il n'aurait pas lui-même soulevée et sur laquelle il serait fort délicat d'insister, mais dont nous pouvons dire qu'elle ne porte aucune atteinte à notre dignité nationale non plus qu'à nos

susceptibilités démocratiques—précisément parce qu'elle peut paraître imposée par l'influence d'une chancellerie étrangère.

Il ne nous plaît pas de fournir à ce sujet d'indication plus précise, étant de ceux à qui il répugne d'étendre le cercle des informations au delà du terrain délimité par la vie publique.

L'important est que le tsar vienne en France.

Après cela, qu'il vienne seul, le résultat politique recherché par nous n'en sera pas moins acquis—et cela doit nous suffire.

Les Anglais, avec leur sens pratique habituel, songent à tirer parti politiquement de la visite prochaine du Tsar à Balmoral. Plusieurs journaux qui reflètent le plus fidèlement chez eux les mouvements d'opinions tracent déjà le tableau véritablement merveilleux des résultats que peut avoir l'entrevue des deux souverains. Ce n'est pas moins que la question d'Orient tout entière résolue par une conversation amicale entre une grand-mère et son petit-fils. Ils rappellent, en effet, que Nicolas Ier fit offrir jadis l'Égypte à l'Angleterre et, comme c'est cette question d'Égypte qui s'oppose à une entente entre les puissances occidentales pour trouver à Constantinople la solution qui assurerait la paix tout en mettant fin aux querelles et à l'effusion du sang, ils ne doutent pas que cette offre ne pût être renouvelée et que, de son acceptation éventuelle, ne découlat l'établissement d'un ordre de choses nouveau en Crète, en Macédoine, en Roumélie, en Arménie et même plus loin. On voit que quand nos confrères d'Angleterre lâchent la bride à leur imagination, la folle du logis les conduit loin.

Il n'y a à tout cela qu'une petite objection à faire. La situation de l'Europe a quelque peu changé depuis l'époque où Nicolas Ier pouvait offrir à l'Angleterre de lui laisser prendre l'Égypte, ce qui d'ailleurs, n'eût pas été commode, puisque la France, alors fort puissante, se fût interposée. La situation de la Russie a changé aussi ; elle n'a plus aujourd'hui les mêmes raisons ni les mêmes intérêts pour offrir à l'Angleterre cette compensation qui n'est plus à prendre. D'autre part, la condition de l'Égypte est réglée, et elle l'est par l'Angleterre elle-même. Par une série d'actes internationaux dont elle n'ose même pas contester la valeur persistante, l'Angleterre s'est engagée à n'occuper l'Égypte que temporairement et à l'évacuer à une époque aisément déterminable.

Le tsar Nicolas II ne pourrait donc en aucune façon renouveler à sa grand-mère la reine Victoria l'offre de Nicolas Ier. Si lord Salisbury n'a que cette chance de faire prévaloir enfin ses idées et ses projets relativement au partage de l'empire turc, nous pouvons attendre longtemps encore le règlement de la question d'Orient.

Le voyage du tsar est aujourd'hui commencé. Nous en rendrons compte dans notre prochaine chronique et nous insisterons surtout sur son séjour en France.

* * *

Du 23 au 27 août a eu lieu, à Dortmund en Westphalie, le 43^e congrès des catholiques allemands.

Nous n'apprenons rien aux lecteurs de la *Revue Canadienne* en disant que ces réunions annuelles des hommes d'œuvres, députés, prêtres, représentants de la presse, gens du peuple, ont eu depuis un demi-siècle bientôt, et ont encore aujourd'hui, pour l'Allemagne catholique la plus haute importance et les plus heureux résultats.

C'est un fait, un fait incontestable et incontesté.

Aussi bien le Saint-Siège n'a-t-il jamais manqué de bénir ces congrès, d'en suivre et encourager les travaux, les efforts, les tentatives. De même l'épiscopat allemand, se rendant bien compte du précieux concours qu'il y trouve à son laborieux et difficile apostolat, n'a-t-il jamais refusé aux organisateurs et aux membres de ces assemblées ses élogieuses félicitations en même temps qu'une approbation sans réserves aux résolutions prises.

En outre, les congrès catholiques allemands—nul ne l'ignore—ont de tout temps attiré l'attention du monde entier, peut-on dire. Amis et ennemis, catholiques et incroyants, se sont habitués depuis de longues années à considérer, avec des sentiments divers, certes, mais toujours avec intérêt, cette minorité se tenant fièrement debout en présence d'une majorité hostile et prête à toutes les violences, ce peuple catholique attaché à sa foi et à son Eglise revendiquant son droit de vivre et de prier librement, puisant dans ses profondes et vives croyances l'énergie nécessaire pour repousser l'assaut d'un faux libéralisme et de la bureaucratie prussienne coalisés.

Un congrès catholique allemand est donc, pour ainsi dire, un événement qu'il ne suffit pas d'enregistrer, mais qu'il convient d'examiner et d'étudier de près.

Cette année, comme nous l'avons dit, la réunion s'est tenue à Dortmund, en pleine région industrielle. Milieu excellent pour traiter à fond la question sociale, la question ouvrière et tous ces problèmes ardues qui passionnent avec raison les élites et les foules. Aussi, d'après ce qu'on nous écrit de là-bas, ces questions ont-elles tenu la première et la plus grande place dans le programme du congrès de Dortmund.

La salle dite du *Fredenbaum*, qui a servi aux réunions générales, est, paraît-il, la plus vaste qui soit dans toute l'Allemagne. Cinq évêques, ont assisté au Congrès.

* * *

Les journaux de Madagascar arrivés par l'*Iraouaddy* nous apportent les nouvelles suivantes :

L'insécurité règne toujours à l'intérieur. Les correspondances

particulières annoncent que l'on ne peut plus quitter la capitale pour Tamatave, si l'on ne se fait escorter ou si l'on ne profite du départ des troupes qui vont relever les postes échelonnés sur la route. Il est actuellement dangereux de voyager seul de Tamatave à Tananarive et *vice-versâ*.

En présence de cette situation, l'autorité militaire a décidé d'augmenter le nombre des postes sur la route afin de mettre les voyageurs, comme les convois de vivres, à l'abri des attaques des brigands. Le nombre des malheureuses victimes des Fahavalos augmente tous les jours.

Un négociant arabe, du nom de Mahmoud-Dinda, a été assassiné entre Ankeramadinika et Alarobia. Les Fahavalos ont tué Dinda pour s'emparer de ses bagages, assez nombreux, et d'une somme importante avec laquelle il voyageait. Après l'avoir tué, ils ont emporté son corps qui n'a pu être jusqu'ici retrouvé.

On écrit de Beforana :

Les Fahavalos attaquent les Européens près de Beforana. M. Remy, chargé d'achats de moutons pour Tamatave, a été attaqué ces jours-ci, et complètement dévalisé. Les rebelles sillonnent la route à partir de Beforana se tiennent cachés dans les montagnes. Les soldats qui descendent et qui se rendent à Tamatave ont été attaqués. Les Fahavalos, disent-ils, sont en nombre considérable.

D'autre part, des personnes arrivant de Tananarive racontent que l'on ne peut faire dix pas dans la forêt entre Ankeramadinika et Alarobia sans entendre la fusillade des Fahavalos. Les brigands ont encore à leur disposition des mitrailleuses. Le tir n'étant pas juste et la distance à laquelle ils se placent étant toujours éloignée de la route, les balles ne portent pas, heureusement. C'est pourquoi l'on n'a pas plus de victimes à enregistrer.

La ligne télégraphique est coupée sur une longueur de plusieurs kilomètres. L'administration de Tananarive a envoyé des télégraphistes pour remettre les choses en état. Ces télégraphistes, attaqués par les rebelles, ont dû se replier sur Tananarive. Les mules qui portaient le matériel et l'outillage sont restées entre les mains des rebelles qui leur ont coupé les jarrets.

Un crime atroce a été commis à Farafangana, au nord de la ville, par des Artafotsy. Un Malgache de l'intérieur a été tué par eux, sous l'accusation d'incendiaire, alors qu'ils avaient simplement une vengeance à assouvir. C'est dans la maison de M. Collins, missionnaire, que le crime a été commis.

Après avoir saccagé la maison, les meurtriers se sont emparés du malheureux indigène et lui ont coupé la tête. La tête a été emportée; le cadavre décapité a été laissé contre la maison du missionnaire.

Depuis la fin de l'expédition, écrit-on de Arajangana, on ne compte plus les désordres qui sont commis dans cet endroit. Les indigènes ne respectent pas les colons qu'ils criblent de lazzis.

Un service funèbre solennel a été célébré à la cathédrale catholique d'Andohalo, le 19 juin, pour le repos de l'âme de feu le P. Berthier, tué par les rebelles.

M. le résident général et Mme Laroche, le général Voyron et un grand nombre de militaires assistaient au service.

Six rebelles, reconnus coupables de ventes d'armes et de munitions à des bandes de Fahavalos, ont été exécutés à Tananarive.

L'Agence *Havas* publie les extraits suivants d'une lettre de Tananarive :

Le commerce là-haut est impossible, on ne reçoit des marchandises de Tamatave que de temps à autre et souvent l'on voit arriver ses porteurs sans rien sur les épaules. Ils ont été pillés en route. Il n'y a pas de commerce, tout est paralysé par les Fahavalos.

Ces brigands se sont établis entre Ankeramadinika et Alarobia où ils tiennent la campagne, de connivence avec des indigènes de cette localité. Ils tentent souvent des coups hardis qui réussissent la plupart du temps.

Le soir, ils cernent les villages, incendient, pillent et assassinent. Ce sont les convois qui, actuellement, sont l'objet de leurs convoitises et l'on peut hardiment affirmer que, sur dix convois qui quittent Tanatave, à peine la moitié arrive à destination.

Trois Français, MM. Ducray et Crave, négociants, et Serane, interprète, viennent d'être massacrés par les Hovas sur la route de Majunga. On annonce aussi la mort de cinq autres Français, massacrés également sur cette route, mais plus à l'ouest du Vonizongo.

La situation de la côte ouest n'est pas, comme toujours, enviable et l'on s'efforcera en vain de chercher une solution quelconque à cette situation tant que l'Imerina sera en feu. Cette route si longue n'est plus sûre et l'établissement d'une ligne télégraphique y est impossible pour le moment, de même que le passage des courriers.

Aussi le colonel Gonnart qui commande là-bas est-il obligé, pour correspondre avec Tananarive, de télégraphier d'abord à Aden. De là le premier paquebot qui passe emporte la dépêche à Tamatave.

*
* *

Une *interview* de M. Sagasta, dont les détails sont télégraphiés de Madrid, montre toute la gravité de la situation où l'insurrection cubaine a réduit l'Espagne. L'ancien, et sans doute futur premier ministre a déclaré que le gouvernement était responsable de l'isolement où se trouve l'Espagne au point de vue international. "Le malheur a commencé quand les conservateurs ont fait une opposition violente au traité de commerce avec l'Allemagne. Le sentiment populaire est favorable à l'alliance avec la Russie et la France, mais la Russie ne voudra pas se brouiller avec les Etats-Unis. L'Espagne

reste donc isolée, malgré les sympathies qu'elle rencontre en France." Parlant du *memorandum* que l'Espagne avait l'intention d'adresser aux Etats-Unis, M. Sagasta a déclaré que "le projet avait échoué par le fait de quelques traîtres, qui ont averti le représentant américain des intentions du gouvernement espagnol." M. Sagasta considère comme dangereuse la prochaine élection présidentielle aux Etats-Unis, car "le nouveau président sera entraîné par l'opinion publique contre l'Espagne si la guerre de Cuba n'est pas terminée." M. Sagasta espère que "le gouvernement espagnol adressera une réclamation aux Etats-Unis contre les expéditions de flibustiers. Il est nécessaire de continuer énergiquement la guerre pour démontrer à ses ennemis que l'Espagne ne s'intimide pas devant la menace des plus grands conflits." Notez qu'en commençant, M. Sagasta avait dit que "M. Canovas avait commis une grave imprudence en rendant publiques ses opinions pessimistes dans la question de Cuba." Les appréciations de M. Sagasta sont-elles plus rassurantes, et M. Sagasta est-il plus prudent en les divulguant à son tour ?

* * *

Le parlement canadien est actuellement en session. L'opposition libérale du dernier parlement ayant, par son obstruction, empêché le vote des subsides, l'hon. M. Laurier a dû convoquer les chambres à cette époque insolite, pour voter les sommes nécessaires au fonctionnement de l'administration. Le discours du trône dit, en substance, que c'est là l'unique raison de cette session d'été, de là la maigreur de ce document officiel. Il n'est donc pas étonnant que deux ou trois séances aient suffi à la discussion de l'adresse en réponse à ce discours. Si la Chambre se bornait maintenant à voter les estimés qui seront présentés, la session pourrait être très courte et c'est bien là le désir du nouveau gouvernement ; mais il se présente des questions d'une grande importance dont la discussion la prolongera probablement. C'est d'abord la fameuse question des écoles de Manitoba, que M. Laurier a promis de régler d'une manière satisfaisante par la conciliation et concernant laquelle la nouvelle opposition exigera des déclarations plus catégoriques que les généralités dans lesquelles M. Laurier est resté jusqu'ici. Ensuite l'attitude singulière du gouverneur général lord Aberdeen à l'égard du gouvernement Tupper après les élections du 23 juin ; son refus de sanctionner les propositions de ceux qui étaient encore ses conseillers parlementaires, feront sans doute le sujet de débats très sérieux et en même temps très intéressants sur cette question constitutionnelle.

Pour donner une idée de l'impression qui domine, à ce sujet, dans le parti conservateur, nous citerons l'article suivant d'un des principaux organes de ce parti :

LE GOUVERNEMENT PERSONNEL.

Les journaux libéraux, sans même attendre que la discussion de la grave question constitutionnelle qui va faire le sujet des débats à la Chambre, ait fait la pleine lumière dans les esprits, se rangent avec une docilité vraiment admirable du côté du gouvernement et contre sir Charles Tupper.

Ils reconnaissent, en général, assez facilement que le représentant de la Couronne doit rester absolument neutre entre les partis politiques, qu'il ne doit jamais descendre personnellement dans l'arène et chercher à faire prévaloir ses opinions propres; qu'il lui est interdit de favoriser aucune politique de parti, par préférences personnelles. On convient que s'il veut bénéficier de la fiction parlementaire sur laquelle repose toute la structure de l'édifice du gouvernement responsable, à savoir : que le souverain ne peut mal faire, le gouverneur général doit agir toujours suivant les conseils de ses ministres responsables, tant qu'un vote des communes ne lui aura pas démontré que ceux-ci ne possèdent plus la confiance de la majorité, dans la Chambre élective.

Mais on essaie d'établir une distinction entre la position d'un ministère ordinaire et celle du cabinet Tupper. Toute l'argumentation du gouverneur général, dans son mémoire, et, par suite, celle des organes libéraux, se borne à ceci :

La position du cabinet Tupper était exceptionnelle; elle n'était pas normale. Quand sir Charles est devenu premier ministre, le septième parlement avait cessé d'exister, et le huitième n'existait pas encore. Le ministère Tupper n'a donc pu recevoir l'approbation du parlement; par conséquent, ce ministère n'a qu'un caractère essentiellement provisoire et ne peut revendiquer tous les droits et privilèges d'un ministère constitué d'une façon normale et approuvé par une majorité de la Chambre des Communes.

Cet argument est spécieux; il ne repose sur aucun raisonnement solide et si M. Laurier ne trouve pas autre chose pour justifier une conduite dont il a assumé toute la responsabilité, il fera une pauvre défense.

La couronne, pour être toujours couverte par la responsabilité ministérielle, comme le veulent nos institutions, doit toujours avoir des conseillers dans lesquels elle repose sa confiance.

Si cette confiance de la couronne ne paraissait pas suffisante à lord Aberdeen; s'il avait exigé que le ministère eût aussi la confiance exprimée de la majorité de la Chambre, sa position, très constitutionnelle, aurait été inattaquable.

Il aurait dû, alors, refuser la démission de sir Mackenzie Bowell, et donner pour raison de son refus que, le parlement ayant cessé d'exister, il était impossible au cabinet Tupper de recevoir l'approbation de la majorité des Communes!

Il ne l'a pas fait. Il a jugé sans doute que cette objection, toute constitutionnelle qu'elle eût pu être, eût été regardée généralement comme absurbe, puéride et ridicule.

Le représentant de la Reine savait pertinemment que sir Charles Tupper, leader du gouvernement à la Chambre, y commandait à une majorité assez forte pour n'avoir rien à craindre de ce côté.

En chargeant sir Charles Tupper de former un ministère, lord Aberdeen reconnaissait implicitement être convaincu que le leader du gouvernement possédait la confiance du parlement et Son Excellence déclarait lui accorder également la confiance de la couronne.

Entre ce jour-là et celui où le même lord Aberdeen a refusé de suivre les conseils de ses ministres, leur montrant ainsi qu'ils avaient perdu sa confiance et les forçant virtuellement à se démettre, que s'est-il passé ?

Il y a eu des élections générales, et, *d'après les apparences*, l'électorat du pays s'est prononcé contre sir Charles Tupper et en faveur de M. Laurier.

A l'heure qu'il est, aucun vote de la Chambre n'est encore venu informer officiellement le représentant de la couronne que le ministère Tupper ne possède plus la confiance de la majorité des Communes. A plus forte raison, lord Aberdeen ne pouvait-il connaître officiellement le résultat des élections avant la réunion du parlement, alors que son premier ministre ne lui avait encore parlé que des *apparences probables* de sa défaite devant l'électorat.

De même qu'un juge—aurait-il, de source certaine, mais non officielle, une parfaite connaissance des faits soumis à son jugement—ne peut cependant juger que d'après la preuve qui est faite devant lui, le gouverneur général ne connaît officiellement que ce qui lui est communiqué par son premier ministre et il ne peut agir que conformément à ses conseils et à ses recommandations.

En agir autrement, c'est lui signifier qu'il a perdu sa confiance et provoquer sa démission.

C'est ce qu'a fait lord Aberdeen.

Reste à M. Laurier de nous expliquer comment et pourquoi les ministres qui méritaient la confiance de la Couronne immédiatement après la dernière session, ne la méritaient plus après le 23 juin.

Du moment que le gouverneur général se permet d'exercer son propre jugement dans l'accomplissement de ses hautes fonctions, de se conduire d'après ses propres renseignements et ses propres lumières, tout l'édifice du gouvernement responsable croule et nous tombons sous le régime du gouvernement personnel, le régime du bon plaisir. De là au gouvernement tyrannique, il n'y a qu'un pas facile à franchir.

La Couronne anglaise va-t-elle consacrer ce précédent et renoncer ainsi virtuellement au gouvernement responsable pour revenir au gouvernement personnel dans sa colonie ?

Nous ne le pensons pas. Nous croyons, au contraire, que l'acte inconstitutionnel de lord Aberdeen sera condamné en Angleterre, ce qui équivaldra à un rappel.

Quand un gouverneur général ne peut pas s'élever au-dessus des intérêts des personnes et des partis et jouer ici le même rôle, avec la même impartialité et la même dignité que la Reine en Angleterre, il ne possède pas les aptitudes absolument requises d'un représentant de la Reine au Canada.

Alors, il ne fait que compromettre le prestige et l'autorité de la couronne et le plus tôt il rentre dans l'ombre et l'insignifiance d'où il n'aurait jamais dû sortir, le mieux est-ce pour tout le monde.

